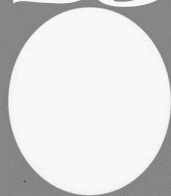


L'Escume des Nuits



La revue des étudiants de Langues et
Littératures françaises et romanes

n° 49 - Février 2011



Rédacteur en chef

Hadrien SERET

Comité de rédaction

Le CRom

Julien BAUDUIN

Yasin BESTRIOUI

Laure DE CAEVEL

Carole GLAUDE

Margaux HOEBEKE

Nicolas LEBLANC

Damien MAES

Noémie MARÉCHAL

Charlye MIRZAHOSSEINKHAN

Kimberly VANDERMYSBRUGGE

Aude de WERGIFOSSE

Avec la participation spéciale de :

Craig BAKER

Justine MOTTE

Hasan Ozan OZCOMERT

L'ACE

Les Midis de la Poésie

Mise en page

Hadrien SERET

Couverture

Arcady PICARDI

<http://arcady-fucking-picardi.blogspot.com/>

Éditeur responsable

Julien BAUDUIN

145, rue du Château

6159 Anderlues

Périodique publié par le



www.romanes.be

Sommaire

« Littératures Fantastiques »

3. Editorial

4. Des nouvelles du CRom

6. Les Midis de la Poésie

7. Qu'est-ce que le fantastique ?

9. Dans l'univers de quelques auteurs fantastiques

16. Pour ou contre : Fantasy, SF, Policier ... Best-sellers dénigrés par les académiciens ou entrée dans le Panthéon de la littérature ?

18. Résultats du concours de nouvelles

20. Chroniques

28. Interview : Monsieur Baker

33. ULB for people : des actions pour l'eau !

35. Perles

N° 49 - Février 2011

Éditorial

À quelques jours de l'impression de ce nouveau numéro de *L'Escume des Nuits*, il m'est arrivé quelque chose que je déteste voir survenir. L'angoisse de la page blanche. Vous savez, cette impression de vide intersidéral qui vous envahit l'esprit alors que vous devez écrire quelque chose. En l'occurrence, dans le cas présent, un éditorial.

Alors, une fois n'est pas coutume, je me suis dit qu'un bon point de départ serait d'exposer brièvement ce que m'inspirait les termes « Littérature Fantastique », thématique principale de ce magazine. Au fil du cheminement de ma pensée, un mot s'imposa vite : l'évasion. Ou plus précisément une évasion hors de la réalité ou à l'intérieur d'une réalité bardée d'événements surnaturels, irréalistes, inexplicables. Traduite sous le prisme de la lecture, cette notion me rappelle les longues heures passées à arpenter des terres et des mers aux dénominations étranges, à suivre des héros tantôt charismatiques, tantôt pleutres, sur des chemins encrenés à la poursuite de quêtes extraordinaires. Le tout, avec le bruissement des pages qui défilent en guise de souffle de vent et d'indicateur du temps qui passe.

On a tous une part de fantastique en nous. Ou du moins une propension à en imaginer. Qui n'a jamais rêvé de pouvoir changer son quotidien d'un « coup de baguette magique » ? D'obtenir quelque chose qui lui semblerait inaccessible en temps normal ? Qui ne s'est jamais une seule fois inventé des histoires héroïques où il tiendrait le beau rôle ? Et pour ceux qui objecteraient ne pas avoir la capacité de pouvoir susciter mentalement des univers chimériques, qui ne s'est jamais laissé transporter par une fiction (fantastique ou non) au point d'avoir le sentiment de la vivre en compagnie des personnalités qui la peuplent ?

Malheureusement, l'exemplaire papier que vous tenez entre vos mains n'a rien d'un codex de prophétie oubliée, d'un grimoire de formules magiques ou d'une porte cachée vers un autre monde.

Que cette déception ne vous freine pas cependant à entreprendre cette merveilleuse quête qu'est la lecture d'une *Escume des Nuits* : vous y trouverez des nouvelles de votre cercle préféré, l'approfondissement de certaines identités ainsi qu'une sélection de quelques ouvrages qui pourront égayer vos soirées au coin du feu, loin des routes sombres et verglacées du dehors. Des chroniques de tous horizons se présenteront également à vous, de même que quelques annonces qui pourront vous intéresser. Enfin, l'interview de Monsieur Baker (que je remercie encore de sa disponibilité) se chargera de vous en apprendre (un peu) plus sur ce mystérieux professeur tandis que les saillies verbales de ses collègues clôtureront ce périodique.

Last but not least, je voudrais saluer le travail exceptionnel de l'ensemble des personnes qui ont accepté de collaborer à ce numéro et ce, malgré sa gestation difficile. Sans leur enthousiasme et leur sérieux, ce numéro n'aurait pas pu être publié. Qu'ils en soient encore remerciés. Pour les autres, si l'envie d'écrire ou de gribouiller vous prend soudainement, n'hésitez pas à vous manifester : *L'Escume des Nuits* est toujours prête à accueillir de vaillantes plumes dans l'épique aventure de son élaboration.

En espérant que vous apprécierez le contenu de ce numéro et en vous souhaitant - un peu en retard - une excellente année 2011,

Hadrien

Des angoisses, suggestions, récréminations à formuler ou simplement l'envie de participer ?

Vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : **hseret (at) ulb.ac.be** ou poster votre avis sur le forum de Romanes (www.romanes.be/forum) dans la section *Escume des Nuits*.

Des nouvelles du



À peine un quadrimestre vient-il de se clore qu'un autre commence. Si vous avez adoré les activités proposées lors du premier, alors sachez que le second promet déjà quelques beaux moments d'amusement que ce soit au sein de notre Cercle fraîchement rénové ou à l'extérieur.

En effet, le second quadrimestre coïncide avec deux événements-phares que tout bon romaniste ne peut que fébrilement noter dans son agenda : tout d'abord, **le bal** organisé par votre cercle conjointement avec le CdH et le CHAA et qui répond au doux nom de *Balphégor*. Enfilez vos plus belles robes ou vos plus beaux atours selon que vous soyez fille ou garçon et venez nous rejoindre pour une soirée de folie **aux Caves de Cureghem, le 18 mars**. Pour les plus impatients d'entre-vous, sachez que le bal Philo se tiendra quant à lui le 25 Février.

Autre moment particulier de l'année : **la pièce du CROM** (intitulée « *En attendant* ») qui se tiendra **les 4 & 5 avril à la Salle Delvaux** dans le cadre du Festival T.O.B et dont vous découvrirez l'affiche en bas de page.

Si ces activités vous semblent lointaines, sachez que le cercle organisera prochainement une soirée théâtrale pour le spectacle *Historia Abierta* du Théâtre de Poche dont vous trouverez un reportage détaillé aux pages 26 & 27 de ce numéro. De plus amples informations vous seront communiquées dans les jours à venir.

Enfin, *L'Escume des Nuits* a le plaisir de vous annoncer la mise en place d'un partenariat avec *Les Midis de la Poésie* (une description détaillée de l'institution et de ses projets est disponible à la page 6). Ce dernier, outre l'organisation de sorties, nous permettra d'organiser de concours dont vous entendrez prochainement parler.

Il va de soi que cette courte présentation des activités à venir sera augmentée au fur et à mesure du quadrimestre. Dès lors, n'hésitez pas à rejoindre le groupe Facebook du CROM ou à consulter la partie éponyme du forum afin de vous tenir informés.

En vous espérant vous voir nombreux à nos activités,

Le CROM



Séance de rattrapage

Souvenez-vous ... Dans le premier numéro de cette année académique, les membres du cercle s'étaient présentés à vous sous forme de questionnaires. Mais à cette époque, le comité n'était pas encore complet. Quelques mois et tractations/soudoiements plus tard, les nouvelles venues ayant accepté de grossir les rangs du CRom se sont frottées aux mêmes questions soumises aux autres membres en Septembre. Et voici leurs réponses ...



Véronique Verle
Déléguée Culture II

Une qualité : Franche

Un défaut : Timide

Le livre à emmener sur une île déserte : *Le Cycle de l'Épée de Vérité* de Terry Goodkind

Le paradoxe qui te tue : Être étudiante en psycho et déléguée au cercle des Romanes (et fière de l'être!!!)

Un mot dont tu ne pourrais pas te passer : «J'ai faim!» ou «Quand est-ce qu'on mange?»

Un petit vœu pour cette nouvelle année : Ne pas avoir d'examens de passage (on peut rêver!!)

Mon ambition secrète : C'est un secret ! NA !

Dans dix ans, je serai.... Neuropsychologue (ne me demandez pas ce que c'est !!!)

Une idée de question pour l'année prochaine : « Quel est ton plat préféré ? »

Et pour finir je voudrais dire : Bon appétit!!!!



Élise Lardinois
Déléguée Librex

Une qualité : J'ai l'humour facile (campagnard dirais -je même).

Un défaut : Extrêmement têtue!

Le livre à emmener sur une île déserte : *Les fleurs du Mâle* (t'es folklo ou t'es pas folklo ?)

Le paradoxe qui te tue : Je ne sais pas...

Un mot dont tu ne pourrais pas te passer : Maracas

Un petit vœu pour cette nouvelle année : Réussir mes études (oui, quand même!)

Mon ambition secrète : Devenir une rockstar

Dans dix ans, je serai.... Dans ma campagne, dans une ferme entourée de vaches. Non, je rigole. Je ne sais pas du tout, je préfère ne pas y penser maintenant et profiter de ma jeunesse.

Une idée de question pour l'année prochaine : Quel est votre groupe sanguin ?

Et pour finir je voudrais .. dire que je suis très heureuse de faire partie du cercle. J'ai rencontré des personnes vraiment très chouettes. En gros, j'espère passer une super année avec vous tous!



Noémie Maréchal
Déléguée Affiches

Une qualité : Je ris tout le temps.

Un défaut : Je suis beaucoup trop perfectionniste...

Le livre à emmener sur une île déserte : *Harry Potter* ! Je suis fan et fière de l'être !

Le paradoxe qui te tue : Celui de l'œuf et de la poule... Au final, les poules existent, donc quel intérêt de savoir lequel est venu en premier ?!

Un mot dont tu ne pourrais pas te passer : Liberté.

Un petit vœu pour cette nouvelle année : Des moments de pure folie et des éclats de rire en quantité ! Les hommes ne rient pas assez et c'est bien triste...

Mon ambition secrète : Devenir auteur d'une série fantasy (genre Robin Hobb) et être connue partout dans le monde !

Dans dix ans, je serai.... En train de faire bronzette sur une plage des Caraïbes parce que j'aurai gagné au Lotto (si si je vous jure !).

Une idée de question pour l'année prochaine : «Quel est ton surnom ?»

Et pour finir je voudrais dire : Que le CRom, c'est le bien et que tous ceux qui ne nous connaissent pas vont entendre parler de nous cette année ! C'est moi qui vous l'dis !

Les Midis de la Poésie

Chère amie, cher ami, cher public,

Nous voici déjà à la veille du second cycle de notre 63^{ème} saison des MIDIS de la POESIE.

Pour commencer en force cette nouvelle année 2011, la poétesse et écrivaine Colette Nys-Mazure donnera une lecture-conférence intitulée La poésie à l'ordre du jour pour montrer que la poésie se trouve, plus que jamais, proche de nous. Grâce à ses lectures de poèmes issus de la vie quotidienne (de Villon à Reverdy, de Marie Noël à Anne Perrier, d'Andrée Chedid à André Schmitz), elle nous donnera l'envie de (re)découvrir la saveur du poème, joliment accompagnée par l'accordéoniste Pirly Zurstrassen.

Des classiques aussi, seront abordés de manière nouvelle : Arthur Rimbaud, poète de la fuite, par André Guyaux, éditeur de Rimbaud à la Bibliothèque de la Pléiade. Le voyage, ou la fuite, ou la fugue est un lieu commun que la postérité entretient à propos du poète. C'est une manière de le comprendre, de déterminer son identité. Reste à savoir quelle part sa poésie réserve à ce motif singulier. Ensuite, on revisitera l'œuvre du Marquis de Sade, dont la conférence sera assurée par Christophe Van Rossom, professeur au Conservatoire de Bruxelles. Il parlera de la légende « noire » de cet auteur, mais aussi et surtout, de son extrême lucidité. En effet, il y a ce que l'on colporte, souvent approximativement, à propos du libertin cruel, de ce « grand seigneur méchant homme » à quoi on le réduit encore la plupart du temps aujourd'hui. Mais, qu'on le veuille ou non, le marquis de Sade demeure, loin des clichés, non seulement un des plus grands écrivains de notre langue, mais aussi l'un des penseurs les plus incisifs que cette planète ait jamais portés.



Des voyages sont attendus aux Midis de la Poésie, par le biais de l'écrivain français d'origine russe Alain Bosquet (1919-1998), mais aussi grâce aux croisements avec d'autres univers artistiques : Michèle Friche, critique musicale et théâtrale abordera l'œuvre de Gustav Mahler, grand musicien et compositeur autrichien du 19^{ème} siècle et Adrian Brine, en compagnie de Christian Crahay, parlera d'Harold Pinter (auteur britannique) qui a reçu en 2005 le Prix Nobel de littérature. Un choix inattendu puisque, à part une poignée de poèmes plutôt polémiques, son œuvre n'est pas strictement littéraire ; elle consiste en des pièces de théâtre mystérieuses et énigmatiques qui sont souvent – même par ses interprètes - comprises de travers. Sa production ne fut pas immense, mais son influence est énorme.

Pour terminer ce 2^{ème} cycle, le mois de mars commencera en douceur avec un récital poétique conçu et interprété par Alessandra Leo sur Giacomo Leopardi, grand poète italien du 19^{ème} siècle. Nous aurons également le plaisir de revenir à Bruxelles grâce à la conférence de Georges Lebouc sur la poésie bruxelloise parodique. Pour clôturer notre saison, Philippe Berthier, professeur émérite de littérature à la Sorbonne Nouvelle Paris 3 donnera une conférence sur Stendhal et Napoléon, poète de l'histoire. De son propre aveu, Napoléon est le seul homme que Stendhal ait admiré. Bien qu'il ait observé avec lucidité la dérive autoritaire de son gouvernement, il n'a jamais remis en cause l'admiration qu'il a vouée à Bonaparte libérant l'Italie dans une épopée à laquelle lui-même se flatte d'avoir modestement participé.

En nous réjouissant de vous voir très nombreux, nous vous souhaitons une année nouvelle riche en rencontres, projets et découvertes !

P-P Harmel, Président des Midis de la Poésie & Mélanie Godin, Coordinatrice des Midis de la Poésie

Conférences et récitals littéraires tous les mardis de 12h40 à 13h30, d'octobre à mars, à l'auditorium du Musée d'Art ancien, rue de la régence n°3 à 1000 Bruxelles. Entrée : 4 € (groupes scolaires), le ticket donnant accès, le même jour, aux collections permanentes des Musées royaux des Beaux-arts.

Toute la saison 2010-2011 des Midis est détaillée sur le site internet www.midisdelapoesie.be .

Qu'est-ce que le fantastique ?



L'être humain, dans un profond sentiment d'insécurité, s'est toujours évertué à classer les choses qui l'entourent. Victime d'une volonté frénétique de théorisation, après maintes réflexions ardues, chaque objet trouva son tiroir et chaque tiroir, ses objets. La littérature n'y fit pas exception.

C'est au 19^{ème} siècle, avec Gustave Lanson, que naît *l'Histoire de la Littérature*. Démarche philologique – pourtant différente de celle de l'historien – qui classa l'abondant corpus littéraire par *périodes* et par *genres*, eux-mêmes se divisant à volonté. Le genre d'un livre, supposé point de repère, phare dans le brouillard cervical des êtres humains, convention universelle, c'est le cadre de l'œuvre qui doit indiquer au lecteur la forme précise d'un livre et lui permettre de savoir – a priori – à quoi s'attendre. Il existe d'ailleurs des différences fondamentales entre les genres et, à ce moment précis, celui qu'on appelle communément le professeur de français récite la leçon qui se trouve être la base de toute la matière qu'il tente d'inculquer à ses chers élèves : « Il y a trois grands genres littéraires : le genre poétique, le genre narratif et le genre théâtral. Ceux-ci se distinguent principalement en fonction de la longueur de l'œuvre, de l'emploi de la versification, de son objectivité et de la présence et du rôle du narrateur. ». Époustouflant – ou non – ses élèves par tant de scientificité, le professeur, quelque peu dépité, se doit malgré tout d'ajouter que toutes les œuvres littéraires n'ont malheureusement pas pu être triées avec autant de clarté et de rigueur.

En outre, l'homme ne se contenta pas de jeter négligemment tous les romans dans le même tiroir¹. Existant des sous-catégories (non exemptées des difficultés de classement), les ouvrages que nous allons aborder dans cette Escume sont classés dans les tiroirs de la littérature de l'imaginaire, les célèbres « fantastique », « merveilleux » et « étrange ». Toutefois, cette classification nébuleuse et peu aisée fait souvent effet d'Harry Potterisme aux yeux des lecteurs lambdas. N'y sont pas étrangères les étiquettes de sous-catégorisme qu'on appose, à l'heure actuelle, sur beaucoup de livres : Thriller, Fantasy, Science-fiction, (pour les termes anglophones) mais aussi roman policier, horreur ou même notre très célèbre... « fantastique » en personne. Tiens donc, lui ici ? Pourquoi, alors, ne pas retrouver les étiquettes « merveilleux » et « étrange » dans ce cas-là ? Pourquoi compliquer la classification à souhait en lançant les lecteurs sur des pistes aux culs-de-sac réhibitaires ?

Et puis d'abord, c'est quoi la différence entre Fantastique, Merveilleux et Etrange ?

Pour garder, un semblant de scientificité, voici ce que Jean Bellemin-Noël, dans son *Histoire littéraire de France* formule à propos du fantastique : « Le fantastique vit d'ambiguïté. [...] En lui, le réel et l'imaginaire doivent se rencontrer, voire se contaminer ; de plus, contrairement à tant d'autres fictions, il n'exige à ses mystères aucun éclaircissement, même s'il refuse toute solution rationnelle ou technique ». Le fantastique appelle donc un monde non réductible à l'ordre normal du monde.

(Footnotes)

¹ Masochisme ou innocente naïveté ? Je prends les paris !

Oui mais, le merveilleux et l'étrange aussi, non ?

Aussi, oui. Ils diffèrent pourtant du fantastique. En effet, le merveilleux reflète la symbiose du monde normal et du monde irrationnel : C'est l'univers des « contes de fée » dont l'exemple actuel le plus connu est *Harry Potter*. L'étrange, quant à lui, aborde l'intrusion dans un monde sensé, explicable et rassurant d'éléments anormaux et impossibles, se clôturant par la présence d'une explication rationnelle. Résumons, donc... **Merveilleux** : monde imaginaire = normal. **Etrange** : faits insolites = pas normaux mais explicables. **Fantastique** : faits insolites = pas nécessairement anormaux, pas nécessairement expliqués.

« Pas nécessairement » ?

Comme on l'a vu et on le voit encore, les frontières sont minces. Mais le fantastique a cette capacité (fantastique, ahahah !) d'être mouvant et pliable, d'après le schéma de Todorov, qui subdivise ces trois sous-genres en *Etrange pur*, *Fantastique étrange*, *Fantastique merveilleux* et *Merveilleux pur*. Ainsi, selon lui, si explications il y a, elles peuvent soit se justifier par l'existence d'un « monde parallèle », soit trouver leur sens dans une rationalisation des faits.

Moi, je n'pige toujours pas la différence entre fantastique et étrange !

C'est vrai que la frontière est encore plus mince entre ces deux zouaves-là. Pour faire court : les faits insolites, dans l'étrange pur, sont uniquement insolites et prennent essentiellement vie dans l'imaginaire des personnages. À l'inverse, les faits sont clairement considérés comme surnaturels dans le fantastique, entrant dans la catégorie « fantastique-étrange » s'ils sont expliqués par une explication rationnelle et dans la catégorie « fantastique-merveilleux », s'ils sont expliqués par l'existence d'un monde parallèle... C'est plus clair ?

Oui mais... dans la réalité littéraire contemporaine, comment ça s'applique ?

Ah ça ! La réalité littéraire contemporaine n'a que faire de ces délimitations aux frontières peu fiables. La réalité littéraire contemporaine, elle écrit, un point c'est tout. Il va de soi que la pratique littéraire n'a que rarement comme but premier de correspondre aux canevas de la théorie de la littérature que de grands philologues (comme ceux que nous serons, bien évidemment !) se sont évertués à concevoir.

Et alors, ton article il sert à quoi ?

À vous permettre d'y voir plus clair. Ma tâche, en espérant qu'elle soit accomplie, était de vous donner le mode d'emploi pour construire le château de cartes qu'est la classification – relativement mouvante et subjective, comme toute classification - des genres de l'imaginaire. Après, libre à vous de souffler dessus !

Carole



Erase una vez... la realidad.

Retrouvez toutes les **critiques** et **créations** de Carole sur <http://niraelerina.blogspot.com> ou sur Facebook : *Les critiques de Naira*

Une plongée dans l'univers de quelques auteurs fantastiques ...

JEAN-LOUIS FETJAINÉ : CLASSIQUE OU OVNI DE LA FANTASY ?



Jean - Louis Fetjainé est notamment l'auteur de la trilogie *La Chronique des Elfes* dont le dernier tome est sorti en 2010.

Nous avons souligné, dans l'article concernant les différents sous-genres de l'imaginaire, la tendance des éditeurs à identifier leur parution par leur genre. Les ouvrages de Jean-Louis Fetjainé, auteur que nous allons évoquer ici, arborent fièrement sur leur couverture le tiroir du nom de « fantasy ».

Bien, sûr, nous connaissons tous le terme fantasy mais connaissons-nous son origine ?

Celui-ci vient de l'anglais « fantasy » qui signifie « imagination ». C'est donc un genre littéraire qui relève du merveilleux, soit un genre qui, comme nous l'avons découvert, « reflète la symbiose du monde normal et du monde irrationnel ». Les romans de fantasy offrent à leurs lecteurs assidus des « mondes parallèles, avec leurs créatures imaginaires, leurs mythes, leurs épopées et leur magie » et se situent principalement au Moyen-Age. Ce genre n'apparaît vraiment en tant que tel au 19^{ème} avec George MacDonald, auteur écossais, et prend son envol au 20^{ème} notamment avec *Le Seigneur des Anneaux* de Tolkien en 1954-55.

À l'heure actuelle, on ne compte plus le nombre d'œuvres littéraires appartenant au genre de la fantasy. De plus, elle a donné lieu à de nombreuses adaptations cinématographiques.

Et ce Fetjainé, c'est qui ce drôle de gus ?

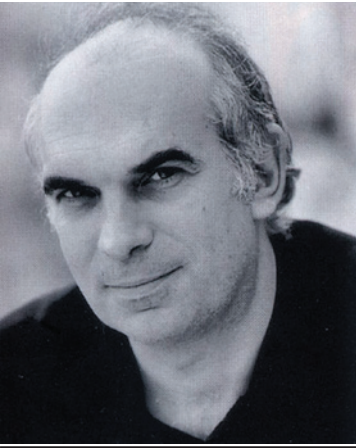
Jean-Louis Fetjainé est un des rares auteurs français de fantasy. Né en 1956, ce brave homme – ayant fêté ces cinquante-quatre ans cette année, habitant à Vincennes et père de trois enfants – est diplômé de philosophie et d'histoire médiévale. Enseignant l'Histoire, il se tourne rapidement vers le journalisme puis travaille dans l'édition à partir de 1985 comme traducteur aux Presses de la Cité.

Il commence sa carrière d'écrivain avec des ouvrages humoristiques en 1988 puis se tourne vers la fantasy en 1998 avec son premier roman : *Le crépuscule des Elfes*, début d'une trilogie de fantasy arthurienne qui se complétera avec *L'heure des Elfes* en 1999 et *la Nuit des Elfes* en 2000.

En 2003 paraît *Le pas de Merlin*, roman historico-fantasiste et, en 2004, sa suite, *Brocéliande. Les voiles de Frédégonde*, premier volet des **Reines Pourpres**, saga historique retraçant la vie des reines du Haut Moyen Age Mérovingien, est publié en 2005.

Enfin, une deuxième trilogie fantasiste voit le jour, la **Chronique des elfes**, comprenant *Lliane* (2008), *L'elfe des terres noires* (2009) et le tout récent *Le sang des elfes* en 2010.

En quoi mérite-t-il notre attention, ce brave homme ?



Influencé par Tolkien, Fétjaine développe dans sa trilogie des Elfes une écriture et cohérence complexes qui valent le détour.

Dès la parution de sa première trilogie, Fétjaine rejoint le panthéon des auteurs de fantasy française. Pourtant, son nom n'est nullement un des premiers venant à l'esprit de tout francophone lorsqu'on aborde le sujet de ce genre épique mêlant souvent des races imaginaires telles que les elfes, les nains, les gobelins et compagnie, à notre commun des mortels, l'être humain.

Evidemment, Tolkien est le premier nommé, Pratchett et Rowling le suivent de près. C'est un fait, les auteurs anglophones prédominent. Oui mais est-ce un raison pour passer sous silence les chefs d'oeuvres francophones ? Certainement pas.

Ainsi, je puis aisément l'affirmer, Fétjaine mérite, en effet, notre attention, *votre* attention, ou vraisemblablement, l'attention de tout amateur de fantasy pour, at least, ces deux trilogies elfiques dont la complexité, l'écriture et la cohésion sont renversantes.

Ces six livres se suivent, s'entremêlent, se rassemblent vers un seul et unique but : faire converger la fantasy et son monde imaginaire par excellence, vers notre Histoire, nos légendes et nos mythes. Ce principe, marque de fabrique de l'auteur, est, à lui seul, la preuve de son génie. Permettant d'ancrer ces « contes de fées » dans une part de réalité commune : notre culture populaire.

C'est beau ça mais comment qu'il fait exactement ?

Pour ne pas me fatiguer plus que je ne le suis, une mise en contexte s'impose !

" Il y a longtemps, très longtemps, la terre n'appartenait pas uniquement aux hommes. Partagée entre les quatre tribus de Dana, la déesse a veillé à ce que chaque espèce possède un talisman : La pierre de Fal pour les hommes, le chaudron de Dagda pour les elfes, l'épée de Nudd (nommée aussi Excalibur) pour les nains et la lance de Lug pour les monstres. Ces talismans, assurant l'équilibre entre les peuples, ne les préservent pas pour autant des conflits et combats qui font souvent rage entre les différentes espèces. Toutefois, lorsque les hommes se mettent en tête d'asseoir leur suprématie sur les autres races, le danger devient bien plus sérieux..."

Les termes « Tribu de Dana » et, sans doute aucun, « Excalibur » doivent vous jeter la puce à l'oreille : Fétjaine, en bon historien, ancre ses romans dans notre monde en puisant immodérément dans l'histoire et la culture celtique et médiévale. « Suprématie », « races » et « danger » doivent, quant à eux, éclairer la piste d'atterrissage de votre hélicoptère bruyant nommé « compréhension de la trame », vous permettant de comprendre avec quel brio Fétjaine relie ses romans, la culture celtique et notre monde contemporain, humanesque et pragmatique à souhait.

C'est tout ?

Bien sûr que non ! Cette saga d'inspiration tolkienesque, dont les elfes sont bien plus proches de la mythologie nordique et du folklore scandinave que ceux du grand John Ronald Reuel, nous offre aussi des descriptions à couper le souffle, des personnages attachants, des développements psychologiques aboutis et cette inévitable quête, tragique, du bien contre le mal, dotant nos héros – bien que faillibles – d'un courage à tout épreuve propre à ceux qui n'ont pas, qui n'ont plus, le choix...

Carole

Eoin Colfer, *Artemis Fowl*



Lui-même professeur, Eoin Colfer s'est mis à l'écriture afin d'initier ses élèves au plaisir de lire.

L'auteur

Eoin Colfer est professeur, mais c'est aussi un auteur depuis longtemps reconnu en Irlande et assez connu par les amateurs de fantasy, notamment grâce à la série « Artemis Fowl » et à un livre récemment sorti (« Airman »¹, 2008). Irlandais, il a travaillé en Arabie Saoudite, en Italie et en Tunisie et a aussi beaucoup voyagé. Ce goût pour le voyage se retrouve d'ailleurs largement dans ses romans, ses personnages partant d'Irlande pour aller au fil des livres en Asie, en Russie, en Italie, et même sous terre. C'est pour initier les jeunes au plaisir de lire qu'il s'est mis à écrire, et visiblement il est parvenu à faire des adeptes puisqu'il a ajouté cet été un septième volet aux aventures d'Artemis (qui ne sortira qu'en février 2011 dans sa version française).

Son oeuvre

Artemis Fowl est un jeune irlandais de douze ans à l'esprit brillant mais diabolique. Petit génie, il est également l'héritier du manoir des Fowl,

une famille richissime dont la fortune s'est bâtie sur des actes frauduleux à souhait. D'ailleurs tout va pour le mieux dans les affaires familiales (les crimes ont bien marché et la police est plutôt sympa), jusqu'au jour où Artemis Senior disparaît mystérieusement et est déclaré mort après des recherches infructueuses.

Artemis fils se retrouve donc seul au manoir avec sa mère, devenue à moitié folle, son majordome et garde du corps, Butler¹ et la sœur de ce dernier, Juliet.

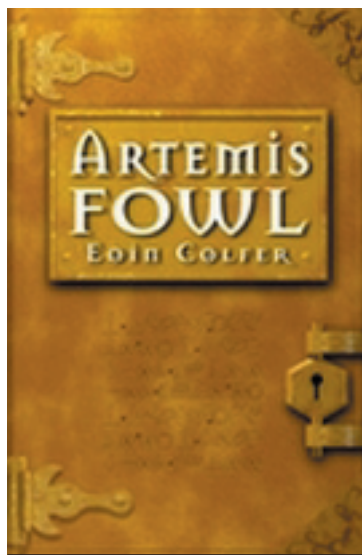
Le cadre du roman en lui-même prête volontiers à l'humour. Certains penseront qu'il n'est pas difficile de développer une histoire hors du commun avec un majordome bâti comme une armoire à glace attelé à l'entretien de la demeure pendant que la maîtresse de maison garde le lit et laisse les commandes à un fils obsédé par l'idée de retrouver son père. Mais l'auteur ne s'arrêtera pas à un cadre aussi terre-à-terre. C'est ainsi que dès le début, le lecteur rencontre Artemis et Butler plongés dans l'interrogatoire d'une vieille fée alcoolique à laquelle ils parviennent à voler un livre d'une grande valeur. Une fée ? *(fait le lecteur étonné, alors qu'il vient d'ouvrir un journal dont le thème est le fantastique)* Et oui, il ne s'agit pas d'un roman policier mais bien d'une histoire on ne peut plus fantastique, avec des elfes, des centaures, des gnomes et même des nains. Le véritable talent de Colfer réside dans sa capacité à mêler deux mondes, celui que nous connaissons et celui du merveilleux, de manière proprement novatrice. En effet, il y a bien longtemps, les fées vivaient sur Terre en harmonie avec la nature et la magie. Mais un jour est arrivé l'être humain, ou « homme de boue » comme les fées le surnomment maintenant, et il les contraignit à s'enfouir sous terre et à se faire oublier de la race humaine. C'est ainsi qu'on n'entendit plus parler des fées que dans les légendes folkloriques, tout juste bonnes à passionner les enfants et une poignée de naïfs. Aujourd'hui, ces mêmes fées ont développé une technologie largement supérieure à celle de l'homme et ne réalisent que de rares expéditions à la surface destinées à préserver le secret de leur existence.

Mais comment un garçon de douze ans a-t-il découvert leur secret ? On pourrait imaginer que, malgré son intelligence remarquable, il est encore jeune et que sa croyance en un monde parallèle ne l'a pas quitté. Si vous pensez cela, c'est que vous ne connaissez pas Artemis Fowl, la plus grande menace que le monde des fées ait jamais connue. Une menace, certainement, car il s'est mis en tête d'extorquer de l'argent à ceux qu'il associe aux légendaires farfadets veillant des marmites d'or au bas des arcs-en-ciel.

(Footnotes)

¹ Oui, je sais que le titre fait peur. Mais c'est un bon roman pour passer le temps, heureusement pas du tout fidèle au résumé qui en a été fait !

² C'est sans doute l'un des personnages les plus attachants de la série, contrairement à Artemis qui est un jeune homme froid et calculateur avec lequel on ne se sentira d'affinités que bien plus tard au fil des livres.



La couverture du premier tome des aventures d'Artemis Fowl.

Une menace car il va décoder le langage secret du monde magique grâce au livre qu'il a dérobé. Mais une menace surtout parce qu'il parviendra à kidnapper Holly, une elfe capitaine des FARfadets (Forces Armées de Régulation et Fées Aériennes de Détection), et se servira d'elle comme otage.

La réaction du peuple magique sera d'abord l'incompréhension. « Comment diable a-t-il pu découvrir notre secret et passer à travers mes programmes informatiques ?! » se récrie un centaure paranoïaque expert en informatique nommé Foaly. Celui-là va s'arracher des poignées de crin dans une rivalité intellectuelle inédite. Le commandant des FAR, Julius Root, fumera tout son stock de cigares au champignon et prendra un teint perpétuellement violet dans le stress de l'aventure. Mais c'est sans doute le célèbre nain kleptomane, Mulch Diggums, qui est la touche finale à une liste de personnages tous plus farfelus les uns que les autres.

Je laisse aux éventuels curieux le soin de découvrir ses nombreux talents par eux-mêmes (et j'épargne ainsi les âmes plus sensibles).

Les critiques

Nombreux sont ceux qui comparent systématiquement un livre aux best-sellers que sont Harry Potter, Le Seigneur des Anneaux et autres dont la réputation n'est plus à faire. Ainsi tel trouvera des points communs entre l'apprenti sorcier et Artemis, tel autre s'imaginera voir en Foaly un Gandalf caricaturé. D'autres encore se sont mis en tête que ces livres étaient destinés uniquement à un public jeune.

Et bien je ne dis pas qu'ils ont tort, mais je peux moi-même affirmer que ce livre n'est en rien comparable avec les univers fantastiques « sérieux » qui ont l'habitude d'être pris pour modèles. Si vous voulez vous plonger dans une aventure épique et moyenâgeuse traditionnelle, ce livre n'est pas pour vous. Car il n'y a rien de plus moderne qu'un elfe avec un Neutrino 3000 dernier cri entre les mains.

Si les personnages se dénotent les uns des autres par leurs multiples défauts, c'est aussi ce qui les rend si colorés. Sans doute la psychologie n'est-elle pas l'élément le plus approfondi par Colfer, mais est-ce là un reproche qu'on peut lui faire ? Il est bon parfois de se poser un instant et de suivre des aventures où le plus gros effort de lecture réside seulement dans la compréhension d'une technologie farfelue et d'événements certes improbables mais néanmoins proches de notre univers. N'était-ce d'ailleurs pas là tout le génie des auteurs du Moyen Âge (cf. les cours de Couvreur en BA1) ? Ceux-ci avaient compris qu'il fallait faire un pont entre des événements irréalistes et des lieux communs aux lecteurs. C'est ce à quoi s'emploie Colfer ; il fait jouer notre imaginaire débordant dans des villes que nous connaissons (il va même jusqu'au parc d'attractions de Disney Land Paris !).

Ayant lu les six premiers tomes (le dernier n'étant pas encore paru en Belgique), je peux aussi affirmer que si le premier roman déplaît parfois, les trois suivants rivalisent d'humour et de rebondissements. On pourra se plaindre que l'auteur poursuive l'histoire d'Artemis jusqu'à un septième roman au risque de perdre le sel de son œuvre (et de lasser le public), mais qui n'a jamais espéré lire un huitième Harry Potter ?

Kimberly

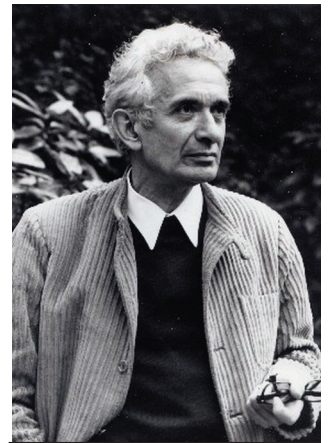
SF : ASIMOV ET CO VS LES AUTEURS FRANÇAIS



Auteur du Grand Livre des Robots, Isaac Asimov s'est fait connaître par la revue *Astounding Stories*

Autre genre de l'imaginaire bien connu : la science-fiction. Le terme d'origine anglaise et inventé par Hugo Gernsback en 1929 est défini dans *Le Petit Robert 2009* comme « genre littéraire qui fait intervenir le scientifiquement possible dans l'imaginaire romanesque » (et afin de ne pas tergiverser outre mesure, nous accepterons les yeux fermés cette définition, faisant fi des débats en vigueur). Tout comme pour les autres genres de l'imaginaire, la science-fiction américaine a longtemps écrasé (et écrase encore partiellement) la science-fiction française. Cela n'est pas sans rapport avec ce qu'on appelle carrément « l'âge d'or de la science-fiction américaine », période généralement associée à John W. Campbell Jr. qui fut le directeur de la revue *Astounding Stories* à partir de 1937. Plus rigoureux envers ses auteurs autant au niveau de la vraisemblance scientifique qu'au niveau de la forme, il publiera et contribuera à rendre célèbres des auteurs tel que Simak, Asimov, Padgett, Van Vogt, Sturgeon, Del Rey, Heinlein... A l'inverse, entre les années 30 et 50, il y a peu de textes de science-fiction française, hormis René Barjavel, Jacques Spitz et B.R. Bruss. Cette stagnation s'explique par la politique éditoriale française qui est visiblement inadéquate. En effet, il existe à l'époque un public demandeur mais il n'y a aucune publication spécialisée.

Par la suite, l'après-guerre est marqué par l'influence des États-Unis. La science-fiction américaine se propagera par deux biais : les collections et les magazines. Pour certains éditeurs, la science-fiction française est dès lors invendable. Ainsi, dans les années 50, voient respectivement le jour chez Hachette (allié à Gallimard) et aux éditions Fleuve Noir, une collection « Rayon fantastique », publiant majoritairement des auteurs anglo-saxons, et une collection « Anticipation » qui publiera les auteurs français les plus prolifiques de l'époque, Richard-Bessière et Jean-Gaston Vandel. Notons aussi la création des revues *Fiction* et *Galaxie*¹ et la collection « Présence du futur » de Denoël et la collection « Série 2000 » des éditions Métal, publiant des auteurs français tels que Henneberg, Dermèze, Versins... Pourtant en 1959 *Fiction* publie enfin la première anthologie de science-fiction française, contribuant à lancer de nombreux auteurs tels que Dorémieux, Klein, Cheinisse et Curval. *Galaxie* et « Présence du futur » s'ouvrent dès lors aux auteurs francophones. En raison de la révolution de mai 68, la science-fiction subit un nouvel essor en tant qu'objet de contre-culture, critiquant la société contemporaine. On voit apparaître Daniel Walther, Jean-Pierre Andrevon, Michel Jeury, Jean-Pierre Hubert, ... À cette époque, on remarque que la science-fiction se vend mieux en France qu'aux États-Unis ; la collection « Ailleurs et demain » de Laffont voit d'ailleurs le jour.



Avant l'essor de Mai 68, seuls quelques auteurs fantastiques français comme René Barjavel parviennent à percer.

Apparaissent aussi les premiers congrès et les premiers livres traitant de la science-fiction. Finalement, la science-fiction s'intègre merveilleusement à la culture des années 80 qui nous révèlent Joëlle Wintrebert, Jean-Marc Ligny et Serge Brussolo. En 1990, apparaissent Ayerdhal, Bernard Lentéric, Pierre Bordage, Serge Lehman... malheureusement handicapés par la disparition des collections « Anticipation » de Fleuve Noir en 1998 et « Présence du Futur » en 2000. Toutefois, bien que la science-fiction française ait réussi à prendre son indépendance et à se développer, la science-fiction américaine a toujours, à l'heure actuelle, le monopole des lecteurs avec des auteurs tel que... Pourtant, la SF française continue à se battre. En outre, notons que les années 2000 voient un regain d'intérêt pour la SF. Des forums se créent, des jeunes auteurs (Mauméjean, Thomas Day) sont publiés et de nombreuses universités françaises investissent leurs recherches en SF française. Une niche qui, malgré son aspect miteux, somme toute, vous accueillera, si un jour vous êtes surpris par l'orage, et n'attend qu'à vous émerveiller.

PETITE LISTE NON EXHAUSTIVE D'AUTEURS DE SCIENCE-FICTION FRANÇAISE : Jean-Pierre Andrevon, Gilles D'Argyre, René Barjavel, Paul Béra, Francis Berthelot, Pierre Bordage, B.R. Bruss, Serge Brussolo, Michel Jeury, Gérard Klein, Jean-Marc Ligny, Maurice Limat, Xavier Mauméjean, Max-André Rayjean, F. Richard-Bessière, Jean-Gaston Vandel, Roland Wagner, Daniel Walther, Joëlle Wintrebert, Stefan Wul...

Carole

(Footnotes)

¹ Galaxie ne publie premièrement que des traductions des textes parus dans le Galaxy américain et, en 58, Fiction ne peut publier qu'un texte français sur cinq.

Robin Hobb



Robin Hobb

Mais qui est donc Robin Hobb ? Si je vous dis *Le Soldat chamane* ? Ou bien *Les Aventuriers de la mer* ? Ou encore *L'Assassin royal* ? Si vous ne connaissez pas, alors continuez de lire cet article, car il va vous présenter une auteure digne d'intérêt, surtout pour ceux qui, comme moi, sont fans de la fantasy bien ficelée, pleine de rebondissements et d'aventures en tout genre.

Robin Hobb, de son vrai nom Margaret Astrid Lindholm Odgen, est née le 05 mars 1952 en Californie. Au tout début de sa carrière, elle a écrit sous le nom de Megan Lindholm mais a vite changé pour celui qu'on connaît tous actuellement. Elle a publié son tout premier roman en 1995. Il s'agissait du premier tome du cycle de *L'Assassin royal*, intitulé *L'Apprenti assassin*, qui parut trois ans plus tard en français. Au moment où ce premier tome paraissait en langue française, Robin Hobb avait déjà écrit la suite complète de ce cycle ! Autant dire qu'elle écrit vite. Mais ne croyez pas qu'elle en néglige pour autant ses romans, pas du tout !

Son style est fluide, agréable à lire, et pour peu qu'on ose ouvrir les pages d'un de ses livres, on entre dans un univers magnifiquement raconté et exposé aux yeux du lecteur ébahi qui ne peut s'empêcher de tourner les pages un peu plus frénétiquement pour découvrir la suite des aventures du héros de ce cycle. Ce dernier s'appelle Fitz, ou plus exactement FitzChevalerie, et c'est le fils bâtard du Roi-servant du royaume des Six-Duchés. Son principal but sera de rester en vie, face à de nombreux ennemis, tout en faisant allégeance au Roi Subtil qui va le former pour devenir assassin royal.

Ce premier cycle de Robin Hobb est composé de six livres. Ensuite, elle a commencé en 2001 un second cycle, celui des *Aventuriers de la mer*, qui compte à présent neuf tomes en français. Cette nouvelle histoire se déroule dans le même univers que celui de *L'Assassin royal*, et c'est ce qui m'a enchantée ! Pouvoir se plonger dans un tout nouveau livre en connaissant déjà l'univers dans lequel se passe l'histoire est quelque chose de génial car on peut faire des liens entre les deux cycles. Il y a même des personnages que l'on retrouve dans les deux sagas, et cela nous permet d'encore mieux connaître chacun d'entre eux et d'approfondir nos connaissances sur ce monde avec des villes comme Castelcerf, Terrilville ou bien encore le Désert des Pluies.

Dans *Les Aventuriers de la mer*, on part à bord d'une vivenef, un navire fait de bois-sorcier magique qui devient vivant lorsqu'il a vu mourir trois générations de ses capitaines sur ses ponts. La figure de proue s'anime à ce moment-là et elle est douée de la parole et du mouvement. Ici, nous suivons une héroïne, Althéa Vestrit, dans sa quête de liberté et d'autonomie. C'est un autre cycle tout à fait passionnant que Robin Hobb a écrit avec beaucoup de passion.



L'Assassin Royal et *Les Aventuriers de la Mer*, deux séries-phares de l'auteur

Elle aurait pu s'arrêter là mais elle ne l'a pas fait ! En 2003, elle est revenue à ses premières amours, celles de Fitz et de Castelcerf en offrant à son public la suite des aventures de ce personnage typique. Quinze ans après, Fitz se voit obligé de retourner à la Cour, dont il s'était éloigné, car on a besoin de lui. Et c'est reparti dans une folle épopée, avec de nouveaux intervenants et d'autres bien connus... Robin Hobb s'est également lancée en 2006 sur un nouveau cycle, dans un univers différent de celui abordé dans ses deux premiers cycles, intitulé *Le Soldat chamane*, qui compte en tout huit livres en français. Auparavant, elle avait aussi publié une quadrilogie, *Ki et Vandien*. Et pour le moment, elle continue d'écrire, pour nous proposer *Les Cités des anciens*, une dilogie qui paraîtra en français en quatre volumes dont les deux premiers viennent de sortir chez Pygmalion.

Noémie

Alain Damasio - *La Horde Du Contrevent*

Dans le cadre de ce numéro de l'Escume portant sur la littérature fantastique, Moi a rencontré Moi dans une interview exclusive, portant sur le chef-d'œuvre d'Alain Damasio, paru en 2004, La Horde du Contrevent...

Alors, Moi, avant toute chose, comment avez-vous connu ce livre ?

J'en ai entendu parler via un site Internet portant sur la littérature. On en parlait comme d'un livre rare, sortant des sentiers battus, et qui ne laissait pas indifférent. Certains disaient même qu'il était impossible de relire un livre « normal » avant un bon bout de temps, après celui-là !

Vous êtes d'accord avec eux ?

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il laisse des traces...

Et qu'est-ce qui le rend si unique ?

Les livres de science-fiction ou de fantasy pêchent souvent par leur style médiocre. La trame de l'histoire a beau être excellente, on a l'impression de lire une mauvaise traduction ou d'avoir affaire à un enfant de trois ans. Damasio, au contraire, manie la langue avec une poésie et une maîtrise extraordinaire, qui font de ces 700 pages une ode à la langue française. C'est un réel plaisir pour les yeux. Grâce à son travail particulier sur le style, le roman acquiert une dimension supplémentaire, et gagne en cohérence. Il est travaillé jusque dans ses moindres détails, on n'y trouve pas un endroit plus faible qu'un autre... Et puis il y a surtout cette alternance de narrateurs, chacun prenant la parole pour quelques lignes ou quelques pages, et racontant l'histoire à sa manière et selon un style propre. En résumé, je dirais donc que ce qui le rend unique, c'est que le fond et la forme s'épousent de manière très harmonieuse, et qu'ils se renforcent l'un l'autre.

Vous parlez de travail sur le style... Tous les auteurs travaillent leur style, tout de même.

Oui, mais tous ne s'isolent pas dans une maison en Corse



« AUCUN romaniste ne peut rester insensible à la joute littéraire qui oppose Caracole, le troubadour à Sélème, l'ermite. »

pendant trois ans pour écrire leur bouquin et pour créer un style propre à chacun de leurs personnages ! (rires)

Que raconte l'histoire de *La Horde du Contrevent* ?

C'est l'histoire d'un monde imaginaire, usé par le vent, qui y souffle en permanence. Depuis des siècles, l'Extrême-Aval envoie des Hordes (composées d'une vingtaine de personnes ayant un rôle spécifique) vers l'Extrême-Amont avec pour mission de trouver la source du vent. Nous suivons ici la 34^{ème} Horde dans sa quête.

Est-ce que vous conseilleriez la lecture du livre à des novices en science-fiction ?

Je ne suis pas particulièrement calée en la matière, et pourtant, il figure largement parmi les meilleurs livres que j'ai lus. Il faut s'accrocher au début, parce qu'on arrive en pleine action et que le style est un peu déroutant, mais on s'y fait vite. Tous ceux à qui je l'ai conseillé, rats de bibliothèque ou lecteurs occasionnels, l'ont dévoré. Puis c'est moins de la science-fiction que de l'imaginaire : pas besoin de diplôme en physique pour comprendre, seulement une imagination féconde...

C'est le seul livre qu'a écrit Damasio ?

Il a aussi écrit *La Zone du Dehors*, un récit très politique, mais qui est moins complet. C'est une œuvre de jeunesse, très bonne dans son genre, mais moins exceptionnelle. Il a écrit plusieurs nouvelles, qui sont aussi bonnes que *La Horde du Contrevent*, et il prépare un roman appelé *Les Furtifs*. Hélas pour nous, il a l'air d'écrire lentement !

Si vous deviez donner trois raisons de lire ce livre, lesquelles seraient-elles ?

D'abord, c'est un magnifique voyage, au cœur d'un monde riche, en mouvement permanent, et empreint d'une énergie qui prend aux tripes. Ensuite, c'est une belle manière de faire ses premiers pas dans la littérature de l'imaginaire (même si, dans le fond, toute littérature fait partie de l'imaginaire...). Enfin (et surtout !) : AUCUN romaniste ne peut rester insensible à la joute littéraire qui oppose Caracole, le troubadour à Sélème, l'ermite. Les répliques qui mêlent des jeux de langues ressemblant furieusement aux délires de l'Oulipo sont tout simplement à couper le souffle, et personne ne peut rater ça !

Moi et Moi (alias Margaux H., ex-romaniste) (Que tous ceux à qui l'idée d'une éventuelle schizophrénie mettent leur cœur à l'aise : nous sommes parfaitement sains d'esprits et nous portons à merveille).

Pour ou contre ? : Fantasy, science-fiction, policier, Ou entrée dans le P

POUR :

Dans mes dernières années de secondaire, je me souviens très bien avoir entendu à plusieurs reprises certains de mes professeurs de français nous interdire de choisir pour l'une ou l'autre de nos « notes de lecture libres » un livre que l'on pourrait qualifier de « livre à lire en vacances, sur la plage ou entre deux stations ».

Mais pourquoi donc cette catégorie de livre, dans laquelle nous pouvons vraisemblablement inclure l'Heroic-Fantasy, semble-t-elle l'objet d'un désintéressement de la part du corps enseignant ainsi que des académiciens ? Pourquoi apparaît-il souvent que ce genre soit connoté par beaucoup comme un genre de « livres d'enfant », amusant un moment, sans intérêt au-delà ? Pourquoi ne pourrions-nous pas pour une fois le promouvoir au rang des œuvres classiques ? Peut-être parce qu'il répond d'abord et avant tout à des demandes nouvelles ? Peut-être parce que le lecteur moyen attend de l'auteur d'être plongé dans l'univers du roman dès la première page pour n'en sortir qu'à la fin et que, inévitablement, dans ce genre de contrainte, l'intérêt d'un roman n'apparaît pas au premier regard ? Mais si au-delà de cela, il n'y avait pas dans l'Heroic-Fantasy autre chose qui permette au lecteur de s'identifier, de s'interroger et de se remettre en question, y aurait-il vraiment un tel engouement pour ce genre séculaire ?

Prenons l'exemple de la célébrisissime saga de J.K.Rowling, « Harry Potter » -exemple il est vrai courant mais pas pour autant moins intéressant- : comment cette série aurait-elle pu marquer toute une génération si, au-delà du côté « jeune garçon abandonné voué à rétablir la paix » que l'on retrouve dans la plupart des œuvres fantastiques, elle n'avait un intérêt certain ? Outre ce côté-là, je pense que c'est un peu chacun de nous qui nous retrouvons dans le personnage d'Harry. J.K.Rowling nous invite en effet à partager ses pensées, ses craintes, ses angoisses ainsi que ses déceptions, elle nous invite également à passer la porte de son univers, elle nous dépeint l'histoire d'un tyran, des moyens mis en œuvre par ce dernier pour assurer son pouvoir, sa survie et repousser sa chute ; en bref, elle fait passer un message, tout comme d'ailleurs nombre d'auteurs que nous étudions aujourd'hui l'ont fait avant elle.

Personnellement, je n'ai jamais beaucoup aimé les critiques radicales. Je suis plutôt partisane de l'idée que chaque livre est l'aboutissement d'une réflexion et d'un travail plus ou moins long et qu'il mérite par conséquent qu'on lui porte un tant soit peu d'attention. Je pense qu'il y a dans chaque ouvrage des éléments –un paysage, un contexte, un personnage, un message ou une réflexion quelconque- qui permettent au lecteur de s'identifier ainsi que de s'enrichir. Je pense également qu'il serait naïf croire qu'un livre puisse sortir tout droit de la tête d'un auteur. Tout écrivain, aussi bon soit-il, a besoin de laisser mûrir son œuvre, d'en développer l'intrigue, les personnages, la ligne de conduite et - s'il s'inscrit dans un contexte historique ou culturel particulier-, de le nourrir d'une documentation.

Bien évidemment, cela prend du temps ; écrire un roman est un projet de longue haleine. Par conséquent, je pense qu'il serait dommage d'en négliger la valeur. Refuser de légitimer ce genre équivaldrait donc pour moi à passer à côté de toute une branche de la littérature pourtant plus riche que l'on pourrait le croire.

Aude

contes de fées... Best-sellers dénigrés par les académiciens

Panthéon de la Littérature ?

CONTRE :

Après avoir terminé la longue liste des lectures imposées tout au long de mes études de philologie romane, je me suis un jour pris moi aussi à lorgner du côté des romans policiers et autres best-seller honteusement dissimulés au fond de ma bibliothèque.

Pourquoi était-il donc nécessaire de ne lire que des livres denses, compliqués, torturés, et parfois tellement construits que le sens en était pour ainsi dire insaisissable ?

La question se posait à juste titre et je n'ai depuis lors pas hésité à me plonger à l'occasion dans une lecture plus facile, divertissante ou primesautière que celle des productions légitimées. Cela ne m'empêche toutefois pas de faire la différence entre un roman de divertissement - puisque la polémique dans laquelle est appelé à se positionner cet article se limite, il me semble, au genre romanesque - et un roman plus réfléchi, mûri, dont la lecture me coûtera peut-être un peu d'effort sans éviter pour autant de me procurer un plaisir cette fois plus intellectuel.

Car le débat autour du best-seller ne se limite pas à se demander si le commerce a le droit de dicter le bon goût. Il faut aussi savoir si le danger de traiter les livres préférés du grand public comme des œuvres littéraires ne risque pas d'encourager la standardisation du roman, alors que nombre d'écrivains se sont justement intéressés à sa déconstruction et à une réflexion en profondeur sur la forme de celui-ci. Il y a en principe dans la Littérature, un travail sur la forme qui la distingue du simple récit. Et c'est sans compter sur la confusion qui risque de s'insinuer entre Littérature et roman : qu'advient-il du théâtre et de la poésie ?

Si le rejet du best-seller peut apparaître à première vue comme une prise de position rétrograde, on voit que les arguments qui la soutiennent sont multiples. Il ne s'agit pas seulement de se laisser guider par l'émotion mais également de prendre de la distance pour émettre un jugement rationnel et responsable. Il faut se demander quels livres pourront parler de notre époque dans une vingtaine d'années, lesquels auront suffisamment résisté à l'usure du temps pour laisser un témoignage de notre génération à celles qui suivront.

Admettons que la Littérature est autre chose que le tout-venant du roman à succès.

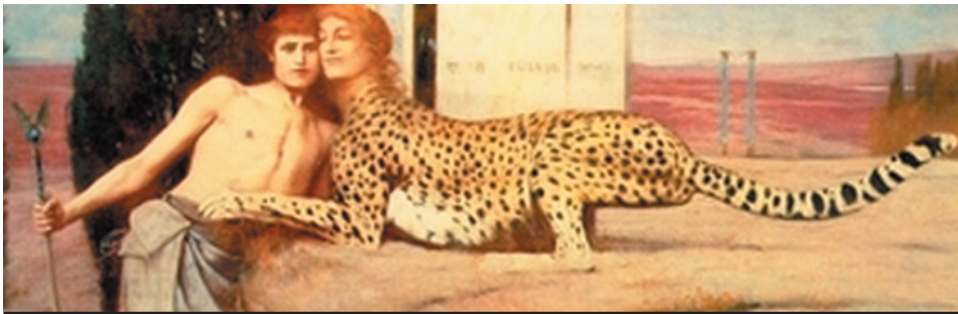
Autre chose même que les prix littéraires et l'institution parisienne qui les attribue, dont l'influence sur les ventes qui s'ensuivent ne manque pas de remettre en doute chaque année l'impartialité supposée. Qu'on se délecte parfois d'un bon divertissement importe peu en somme, mais que les productions qui font le chiffre d'affaires des libraires ne prennent pas la place de celles dont la réflexion et l'originalité méritent bien, à défaut d'une récompense matérielle pour leurs auteurs, leur propre consécration.

Damien

Résultats du concours de nouvelles

En collaboration avec Adélaïde Richard, enseignante dans le secondaire supérieur à l'Athénée Royale de Dour ainsi qu'au SHAPE de Mons et ancienne membre du CRom, l'Escume des Nuits a organisé un petit concours portant sur la rédaction d'une nouvelle fantastique par les élèves des écoles mentionnées. Les consignes à respecter étaient simples : écrire un texte à la première personne du singulier présentant des caractéristiques du fantastique dont l'action prendrait place dans un musée, face à un tableau. Concernant ce dernier, les étudiants avaient le choix entre trois toiles : *Des Caresses* de Fernand Khnopff, *La Naissance de l'Aube* de Paul Delvaux et *Le Jardin des Délices* de Jérôme Bosch. Voici donc les deux lauréats choisis par le jury du CRom. Félicitations à eux et bonne lecture à vous !

Le tableau damné de Fernand Khnopff



Fernand Khnopff, *Des Caresses (le Sphinx)*

Il était midi quart. J'avais faim. Observer tous les tableaux de ce musée me fatiguait et m'ennuyait énormément. Mais, j'étais obligé, c'était une sortie scolaire. En plus, noter mes observations de tous les tableaux que je voyais me rendait excessivement nerveux. J'ai sorti mon casse-croûte de mon cartable. Le professeur nous a rappelé pour voir le plus célèbre tableau de Picasso qui s'appelait 'Guernica'. Mais j'étais fatigué, je ne pouvais plus résister à cette torture ! J'ai décidé de m'échapper. Je savais que si je faisais cela, j'aurais des heures de retenue mais le diable me soufflait de le faire...

Jack, mon meilleur ami, qui savait tout sur moi et qui comprenait tout ce que je pensais avant que je le dise, avait encore compris mon plan.

- Qu'est ce que tu fais Ozan ? J'espère que tu ne vas pas t'échapper ...
- Si, Jack, j'en ai marre ! Je vais retourner chez moi.
- Il ne reste qu'une vingtaine de minutes et après on va retourner à l'école. C'est franchement inutile, allez viens, je n'ai pas envie que tu aies des ennuis avec la préfète !!
- Non mec, j'ai décidé, je vais aller, ne t'inquiète pas, c'est mon problème, ce n'est pas le tien, allez à demain !
- Pfff, c'est comme tu veux, fais ce que tu veux, tu es débile !

C'est à ce moment que j'ai vu la plus belle peinture de ma vie. Je me suis rapproché du tableau, c'était un tableau de Fernand Khnopff. J'avais les yeux fixés sur le visage de la femme. Elle était belle. En effet, ce n'était pas vraiment une femme. C'était un sphinx à tête de femme et au corps de félin tacheté. Mais elle était magnifique. Tout à coup, il s'est passé quelque chose de très étrange. Le sphinx retourna la tête vers moi et, avec ses pattes avant, me fit signe de m'approcher. Je me suis rapproché du tableau. J'ai mis la main sur la peinture, et là, je me suis trouvé enfermé dans le tableau. Le sphinx était avec moi. J'avais peur. C'était effrayant. J'étais terrorisé, choqué... Avec la panique, j'essayais de casser les fenêtres qui se trouvaient et qui m'entouraient dans le tableau. Mais c'était impossible. Le sphinx me regarda avec ses yeux verts. L'homme qui était à côté de lui sur la peinture avait disparu. J'étais seul avec cette créature, enfermé dans une peinture. Elle se rapprochait de plus en plus de moi. Au début, j'avais cru que c'était un rêve, mais ce ne l'était pas. C'était la réalité. Mais comment un sphinx pouvait être réel ? C'était un rêve ou un cauchemar ? J'ai réfléchi à toutes ces questions qui restaient sans réponses.

Le sphinx était là, devant moi. Je ne sentais plus de l'amour envers ce beau visage. Je ressentais seulement de la peur et je n'entendais plus que les battements de cœur. Il a levé ses pattes et m'a griffé avec ses longs ongles. Je saignais du nez et j'avais des gouttes de sang qui perlaient sur le visage. J'avais mal. Même très mal. C'était une douleur inexplicable. Je voyais la satisfaction sur le visage du sphinx. Étais-je mort ? Est-ce que j'étais au paradis maintenant ?

Quand je me suis levé, j'étais encore au musée. À mes côtés se trouvaient des docteurs, mon professeur et mes camarades de classe. J'entendais le sirène de l'ambulance... Sur le mur, je voyais le tableau de Fernand Khnopff, l'emballage du casse-croûte que j'avais mangé ce matin était par terre... Dans le tableau.

La Cinquième femme



Paul Delvaux, *La Naissance de l'aube*

C'était un jour comme les autres. Je venais de terminer ma garde au Musée du Louvre. Ce gigantesque bâtiment qui contenait des milliers d'objets de n'importe quelle époque tels des sarcophages, statues grecques, parchemins ou encore des tableaux. Des tableaux, il y en avait beaucoup ici, de n'importe quel artiste comme De Vinci, Vermeer, Picasso et plein d'autres artistes. Mais mon préféré restait Paul Delvaux. C'était un peintre belge du XX^e siècle. Son domaine était l'expressionnisme. Parmi ses nombreux tableaux, l'un d'entre eux attirait plus particulièrement mon attention, tant il était magnifique. Il était exposé dans la salle principale, à côté de La Joconde.

C'était « La naissance du jour ». Il représentait quatre femmes dont le haut du corps était nu, mais au lieu d'avoir des jambes, elles avaient un tronc d'arbre.

On dit qu'il y a une malédiction sur ce tableau : « Quiconque traduira cette phrase et la lira à voix haute, connaîtra un destin qui changera le cours de sa vie à jamais ». Je sortis de mes pensées quand j'entendis quelqu'un m'appeler. C'était M. Effaroucher, le Conservateur du musée :

« - Merveilleux tableau n'est-ce pas ?

- Sublime, répondis-je.

- Allez vous rhabiller et partez, votre service est terminé et quelqu'un d'autre prendra votre relève, me dicta-t-il.

- Tout de suite, Monsieur.

- Hanna ?

- Oui ?

- N'oubliez pas de pointer votre carte en sortant et faites attention à la malédiction de ce tableau, me signala-t-il en me souriant.

- Oui, Monsieur ».

Je pris la direction des vestiaires en chantonnant. Inconsciemment, je me suis surprise à dire la phrase interdite. Je frémis. Après m'être changée, je pris la direction de la sortie quand tout à coup, j'entendis des murmures. C'était certainement des gardiens qui discutaient entre eux. J'allais continuer mon chemin quand des voix retentirent à nouveau. Elles provenaient de la salle principale. Je me concentrais pour distinguer leur timbre de voix. C'était des voix de femmes. Impossible ! J'étais la seule préposée de sexe féminin à ce poste. La crainte commençait à se propager en moi. Je m'avançais vers la source du bruit : la salle principale. Arrivée dans celle-ci, je pris ma lampe de poche et explorai. Je m'avançai au fur et à mesure et me rendis compte que mes pas me guidaient vers le chef-d'œuvre de Delvaux. Quelque chose avait bougé. Les femmes avaient changé de place et le miroir était posé à plat. Je tressaillis de peur, ma poitrine commençait à s'opprimer :

« - Hanna ...

- Qui est là ?

- Hanna ...

- S'il vous plaît, laissez-moi tranquille, ripostai-je. Des gouttes de sueur perlaient sur mon front.

- Non, Hanna, tu as transgressé la malédiction.

Malédiction, phrase, vestiaire tout me revenait en tête.

- Qu'allez-vous faire de moi ?

- Tu vas venir vivre avec nous à jamais.

- QUOI !, hurlai-je. »

Brusquement, une lumière jaillit de nulle part, m'enveloppa et me téléporta dans le tableau. J'atterris au sol. Le paysage était sombre, l'ambiance morose. Il y avait une sorte de rempart, au fond une allée était présente. Je sentis des picotements dans mes jambes, au fur et à mesure que le temps passait, ils s'intensifièrent. Je baissai mon regard vers la source et ce que je vis me choqua. Mes jambes s'apparentaient à des troncs d'arbres où grésillaient insectes et larves :

« Bonjour Hanna. »

Je me retournai et vis les quatre femmes. Elles étaient belles et grandes :

«- Bonjour Hanna

- Laissez-moi retourner dans mon monde

- Impossible. »

Je regardais autour de moi, des pierres. Peut-être me donneraient-elles la solution si je les menaçais ? :

« - Que fais-tu ?

- Je me disais qu'un feu serait le bienvenu. Qu'en pensez-vous ?

- Non, crièrent-elles.

- Oh que si. »

Je me baissai et pris deux pierres. Je les frottai l'une contre l'autre pour que des étincelles apparaissent. De faibles flammes se manifestaient.

« - Je réitère ma question, comment fait-on pour inverser le sort ?

- Seule la phrase peut rompre cette malédiction, mais tu mourras.

- Merci, maintenant allez en enfer ! »

Je jetai les cailloux et elles commencèrent à s'enflammer.

Qu'importe les conséquences, je ne pourrai pas ici. Je pris une grande inspiration et dit la phrase interdite :

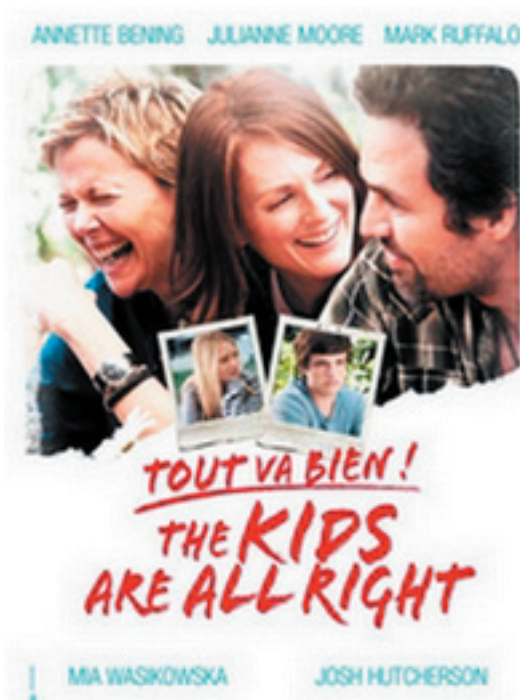
« *Contra vim mortis non est medicamen in hortis*. » ...

La boucle était bouclée.

Chroniques Cinéma

The Kids Are All right, Another Year et les Émotifs Anonymes

Au programme cinéma de cette Escume, 3 films :



« **The kids are all right** » (nominé pour l'Oscar du meilleur film et celui du meilleur scénario), c'est l'histoire d'un couple de lesbiennes incarnées par le superbe duo Julianne Moore et Annette Bening - cette dernière est également nominée aux Oscars pour sa prestation dans ce film, et on comprend pourquoi ! Venons en à l'histoire. Celles-ci ont fait appel à un donneur de sperme pour avoir leurs deux enfants. Alors que leur fille aînée, majeure, s'apprête à quitter le domicile pour aller à l'université, leur fils, en pleine adolescence, se pose quelques questions sur le donneur de sperme et demande à sa sœur de se renseigner, comme elle est majeure, sur l'identité de celui-ci. Et ils vont finir par le rencontrer. On est loin des clichés du père biologique « antipathique, asocial, alcoolique », ce donneur de sperme est même agréable et sympathique. C'est une œuvre douce sur les rapports humains admirablement bien jouée et mise en scène. Les acteurs sont très convaincants, les personnages très attachants. Une ambiance dans laquelle on resterait bien plongés longtemps, même si parfois, on a du mal à retenir nos larmes. Un film à voir en tous cas !

Passons au second film, également en compétition pour l'Oscar du meilleur scénario, « **Another Year** ». Un film atypique, puisque les personnages principaux ne sont plus dans la fleur de l'âge mais plutôt en fin de carrière. Mick Leigh, le réalisateur, nous emmène à Londres, chez un couple d'une bonne cinquantaine d'années, Tom et Gerri - ça ne s'invente pas ! - pour vivre une année à leurs côtés. Printemps, été, automne, hiver, c'est la vie, ses joies, ses peines qui se déclinent sur l'écran. On nous présente leur fils, d'une trentaine d'années, la rencontre avec leur belle fille, leur amie Mary, envahissante, qui voue un culte immodéré au vin blanc, etc. C'est vrai qu'il faut aimer les films dépouillés pour apprécier « Another Year » qui est très réaliste, sans effet. Il y a parfois quelques longueurs, mais on sort du film le sourire aux lèvres. Juste contents d'être là et bien, incroyablement bien.



Enfin, un film français pour terminer, « **Les émotifs anonymes** » avec Isabelle Carré et Benoît Poelvoorde, un petit bijou de la fin de l'année 2010. Jean-René est le patron de la chocolaterie dans laquelle Angélique veut se faire engager. Tous deux sont extrêmement émotifs et réagissent donc parfois assez bizarrement. C'est leur passion pour le chocolat qui va les rassembler et de laquelle va naître une jolie histoire d'amour. C'est une comédie romantique, mais très originale, simple et douce. Benoît Poelvoorde tient très bien son rôle, tout en retenue, sans excès. Et Isabelle Carré est simplement parfaite. On pourrait tomber dans la mièvrerie, mais non, tout tient la route, tout fonctionne, le film est touchant et drôle, rafraîchissant. Bref, si vous avez besoin d'une bouffée d'air frais et de bonne humeur, je vous conseille de vous dépêcher et d'aller déguster ce film, comme un bon morceau de chocolat.

Laure de Caevel

Harry Potter et les reliques de la Mort (Première partie)



Avec un laps de temps considérable et compréhensible au regard de la sortie de l'œuvre littéraire, l'adaptation cinématographique du dernier tome de la saga Harry Potter a finalement déboulé dans les salles obscures il y a quelques mois. Enfin, la première des deux transpositions puisque les producteurs du film ont plié ce dernier à la nouvelle mode en vogue dans le monde du septième art : l'adaptation d'une œuvre en deux parties (principe qui sera notamment d'application pour le passage au grand écran du conte de J.R.R. Tolkien, *Bilbo Le Hobbit*, dont le tournage débutera courant 2011).

Compte tenu de l'importance cruciale que revêt ce septième tome dans l'univers pottérien, cette décision de séparer le film en deux parties était-elle un choix judicieux ou une honteuse stratégie commerciale et lucrative ? Mais plus que tout, cette transposition allait-elle faire renouer les fans avec la magie du cinéma après un sixième épisode totalement raté ? Dans le cas qui nous occupe, force est de constater que le film arrive sans peine à présenter au spectateur une trame globalement respectée tout en conservant suffisamment d'émotions fortes et d'innovations pour garder en haleine le lecteur averti.

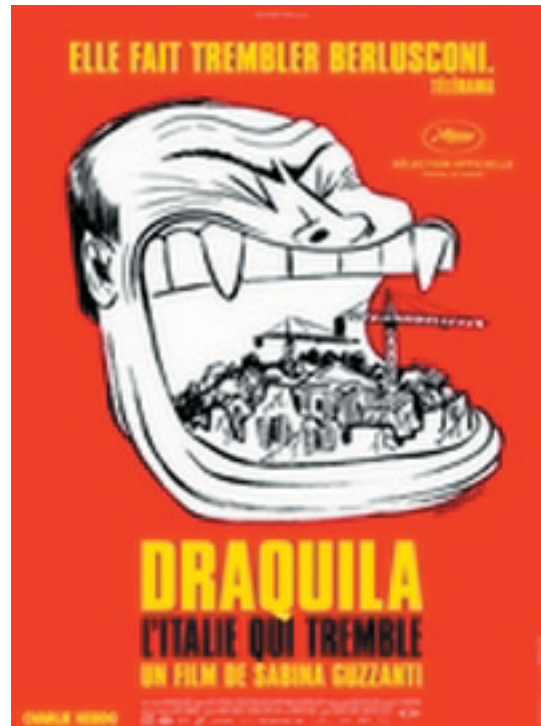
Outre cette dichotomie qui est pour beaucoup dans mon appréciation positive de ce film, il y a aussi cette volonté des producteurs (et des réalisateurs !) de la saga d'augmenter le degré de sérieux de l'intrigue cinématographique proportionnellement à l'âge de cette génération « Harry Potter » évoquée dans les premières lignes de cet article. Ce sentiment de « maturité » est perceptible dès les premières minutes de projection : on est à des années-lumières du monde gentillet que Colombus avait instauré dans *Harry Potter à l'École des Sorciers*. L'affermissement du pouvoir de Voldemort sur la vie des sorciers et les conséquences tragiques qui en découlent ne font rire personne et surtout pas Harry Potter qui, dans cette conjoncture difficile, ressent encore plus le poids de la mission que lui a confié Dumbledore. Car la mort frappe désormais partout, de tous les côtés et très vite : le héros ainsi que ses deux comparses Ron & Hermione se rendent rapidement compte qu'ils ne se sont plus à l'abri nulle part et qu'ils doivent se dépêcher de mettre la main sur les fragments d'âme du Mage Noir (les « Horcruxes ») afin de pouvoir espérer le vaincre.

Une quête difficile, rendue plus complexe encore par la nécessité de constamment se protéger des troupes de Voldemort ou encore des membres du Ministère de la Magie, désormais corrompu : les marches, les combats et les fuites sont ainsi nombreux tandis que la recherche des Horcruxes reste irrésistiblement au point mort. Cette situation amène d'ailleurs des tensions dans le trio qui, à la longue, provoqueront son éclatement temporaire. Des disputes qui constituent la preuve que les personnages ont grandi en même temps que leur public : la violence n'est plus occultée et est présentée dans son effroyable vérité au spectateur (cf. la tension entre Harry et Ron ainsi que la révélation des peurs secrètes de ce dernier, au moment de détruire l'Horcruxe, dont certaines sont légèrement teintées d'érotisme).

Une fois réunifié, le groupuscule devra ensuite faire face à un autre type de cruauté, celle convoquée par leurs adversaires qui n'hésitent pas à employer les grands moyens pour leur nuire (sorts surpuissants, tortures ...). Heureusement, Harry, Ron, Hermione peuvent parfois compter sur l'aide d'adjuvants inattendus même si ces derniers doivent parfois les servir au péril de leur vie

Ouvert sur une tragédie (la mort de Maugrey Fol-Œil), le film se referme sur une tragédie : la violation du tombeau de Dumbledore par Voldemort pour récupérer la Baguette de Sureau. C'est sur cette dernière scène que se referment les deux heures vingt de film, les lumières s'allument et il est temps de retourner dans le monde des Moldus avec, pour ma part, le sentiment d'avoir vu le meilleur Harry Potter depuis *Le Prisonnier d'Azkaban* : pas dans de temps mort, un jeu d'acteurs convenable (mention spéciale au père de Luna Lovegood ainsi qu'aux jumeaux Weasley : trois personnages que j'ai beaucoup appréciés. Seul bémol : cette tendance à la ridiculisation qui caractérise le personnage de Ron et le cantonne dans un rôle carnavalesque dont il a du mal à s'extirper), des bonnes surprises visuelles (la narration de l'histoire des trois frères, contée dans un style très burtonien, est une réussite !) et une VF qui tient la route sans être exceptionnelle (si on excepte l'honteux doublage de Voldemort dont la voix de fausset gâche tout le charisme !), autant d'ingrédients qui vous permettront de passer un bon moment !

Draquila : « L'Italie qui tremble »



Italie, 6 novembre 2009. Un tremblement de terre de magnitude cinq frappe la ville de L'Aquila, causant la mort de 308 personnes et détruisant la majeure partie de la ville. Un désastre pour les septante mille habitants de cette ville médiévale et une aubaine pour la campagne de communication du président du Conseil. Après son aventure avec Noemi Letizia, dont il a célébré les dix-huit ans en lui apportant un collier en or, l'image de la deuxième fortune du pays est au plus mal: Silvio Berlusconi va donc mettre en branle son empire médiatique et ouvrir son puissant carnet d'adresses pour forcer l'admiration d'un électorat en état de choc.

Dans ce documentaire rhétorique à la manière de Michael Moore, l'imitatrice politique Sabrina Guzzanti analyse l'évènement créé autour de cette catastrophe naturelle pour développer un plaidoyer contre la politique du Cavaliere, dans lequel elle reprend l'ensemble des « dérapages » de celui-ci: les insultes homophobes adressées aux manifestants, les plaisanteries racistes au sujet de Barack Obama, la pression exercée sur les petites gens ayant perdu leur habitation et les frasques du président âgé de septante-quatre ans avec des mineures.

La stupéfaction est immédiate et les questions fusent: comment un tel système politique a-t-il pu voir le jour dans un pays de l'Union Européenne et surtout pourquoi les informations sur la gravité de la situation ne parviennent-elles pas jusqu'au lectorat du nord de l'Europe? Fustigé par les autorités italiennes, le film fut sélectionné au Festival de Cannes où il entraîna l'absence du ministre italien de la Culture. C'est donc un film militant, un film qui frappe fort, un film à la taille de son adversaire qui veut défendre aux yeux du monde un pays qui ne bénéficie pas, comme la France, d'un quatrième pouvoir capable de tenir en respect la mégalomanie de ses politiciens aux dents longues.

Damien

Chroniques Musicales :

Booba - *Lunatic* (2010)



Voir un jeunot émerger dans un milieu dit « en crise » comme l'industrie du disque est toujours plaisant à voir. Mais lorsque l'un des poids lourds (97 kilos s'il-vous-plait) de cette même industrie jure de revenir crucifier le top 50 de son aura, c'est plus à un combat de boxe qu'on a l'impression d'assister qu'à une sortie d'album... Tant mieux, car si la sortie d'un album est une montée sur le ring, que dire du choix de Booba d'appeler son premier single « Caesar Palace », lieu emblématique du monde de la boxe. Fort d'une carrière de plus de 17 années se traduisant par un album en groupe (disque d'or) et quatre albums solos (tous disque d'or minimum), on pensait Booba affaibli suite aux ventes en deçà

des prévisions pour « 0.9 », son précédent effort, sorti en 2008. Que nenni, 2 ans plus tard, Booba est à nouveau de sortie, et jamais la comparaison entre le monde du sport et celle de la musique n'aura autant été judicieuse. Porté par les singles « *Jour de paye* », « *Ma couleur* » ou encore « *Paradis* », l'album est déjà quasiment couronné disque d'or une semaine seulement après sa sortie. Au-delà de ce que représente pour le monde du rap ce score (qui gifle au passage les « Grégoire » et autres artistes de variété française sortis au même moment), la qualité intrinsèque de l'opus justifie les 37 000 exemplaires qui ont trouvé preneur au cours de la première semaine de commercialisation.

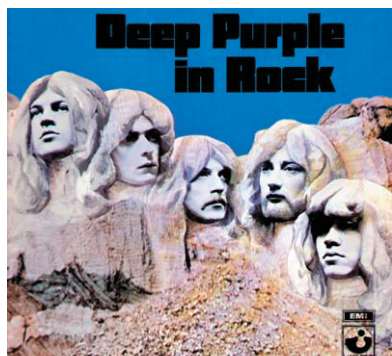
Au travers des 19 pistes que « *Lunatic* » comporte, on a droit à du rap dit hardcore (« *Jour de paye* », « *Saddam Hauts-de-Seine* »), ouvert (« *Ma Couleur* », « *Paradis* »), ou encore difficile à mettre dans une case (« *Abracadabra* », « *Comme une étoile* »). La grande force de l'album est de réussir à créer une cohésion sans que le grand écart entre les pistes n'ait l'air forcé. Les *beatmakers* sont d'ailleurs à saluer, même si la prise de risques est moins prononcée qu'auparavant. En effet, tout n'est pas rose au pays des oursons, si Booba délivre son lot de punchlines habituelles, on s'étonnera devant la faiblesse relative d'un titre comme « *Boss du rap game* » qui n'est pas l'ogive nucléaire à laquelle on s'attendait. La faute à une performance sentant légèrement le réchauffé. L'absence de piste véritablement dansante comme « *Rat des villes* » ou encore l'illustre « *Boulbi* » se ressent véritablement et s'avère être la seule ombre au tableau. Étonnant, lorsque même « *0.9* » avait « *Bad Boy Street* » pour faire *shaker les booty sur le dancefloor*. Ici, malgré des *featuring* prestigieux (Akon, P.Diddy, Ryan Leslie, T-Pain, Dosseh), aucune piste ne fait vraiment ambiance club. Ce qui m'amène à la deuxième faiblesse de l'album : les refrains. Habitué à des refrains entraînants, il est difficile de comprendre leur faiblesse sur certaines pistes alors qu'il s'agit bien souvent de l'élément-clé d'un morceau. « *Les mecs sont haineux, mais laisse-les, ils n'ont pas de couilles, ils ne peuvent que rayer ma Bentley...* »

Certes, ces quelques faiblesses ne nuisent pas spécialement à l'écoute, mais il est dommage d'avoir négligé ces détails car on aurait pu tenir un classique, tout au plus avons-nous un excellent album. Et puis ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, l'album vaut très largement l'investissement, surtout en comparaison des « *belles merdes, des jolis cacas* » que sortent les autres rappeurs français en grande majorité. « *Lunatic* » se révèle donc surtout comme étant un témoin de son époque, un rap français sous-représenté alors qu'il s'affirme toujours au niveau des ventes. Heureusement des disques comme « *Lunatic* » viennent rappeler aux bien-pensants que la mauvaise musique calibrée pour plaire n'est pas la seule à truster le haut des charts, on peut être vrai envers soi-même et son public, et vendre des disques. Booba nous le rappelle tous les 2 ans.

« *Ils n'oublieront pas, ils se souviendront de nous, je vais régner assis, je vais mourir debout [...] Tu veux t'asseoir sur le trône ? Faudra t'asseoir sur mes genoux.* »

Yasin

Deep Purple - *In Rock* (1971)



Fin des années 60. La planète musicale est bouleversée par l'arrivée de trois groupes immenses et exceptionnels : Led Zeppelin invente un hard rock n'oubliant jamais de rappeler ses influences blues (*Led Zeppelin I* en 69), Black Sabbath nous offre ni plus ni moins que les prémices du métal avec *Black Sabbath* et *Paranoid* en 70, et Deep Purple qui, après trois années passées à se chercher une ligne de conduite musicale, obtient le succès désiré avec la bombe qu'est *In Rock*. Deep Purple, c'est avant tout l'association de musiciens exceptionnels, qui tout au long de la carrière du groupe, ne décevront que très rarement

Le premier d'entre eux se nomme Ritchie Blackmore, guitariste prodige spécialiste des longues improvisations et d'une formation classique qui lui permettra de se démarquer des gammes habituelles et de faire preuve d'une aisance tout simplement exceptionnelle. Ensuite vient Jon Lord, le claviériste lui aussi adepte des longues improvisations et apportant la véritable originalité de ce groupe de hard rock : cette association de solos de clavier et de guitare électrique permettait au groupe de développer un hard rock solide et singulier. Celui qui cogne se nomme Ian Paice et possède un sens du rythme absolument inouï. Le bassiste des débuts se nomme Nick Simper mais sera rapidement écarté afin de faire place à Roger Glover, présent sur *In Rock*. Et puis vient la voix exceptionnelle, la clé de voûte d'une des plus grandes chansons du hard et du prog confondus (*Child in time*), Ian Gillan, qui remplacera sur *In Rock* le chanteur des débuts, Rod Evans. En 1971, lorsque Deep Purple enregistre *In Rock*, le groupe n'a toujours pas obtenu le succès qui leur permettrait de décoller réellement.

In Rock, c'est l'aveu d'impuissance de Blackmore et son « band » de réaliser la fusion entre classique et rock. Deep Purple, choisit un cocktail explosif de hard rock plein de ruptures de rythmes, de riffs dévastateurs et de technique virtuose. *Speed King*, le premier morceau, débute par une rafale de notes distorsionnées et la démonstration immédiate des talents de Blackmore avant de faire place au synthé spatial de Lord puis au riff accrocheur et au cri de Gillan, le tempo s'accélère et déjà, nous comprenons que cette musique n'est pas comme les autres. *Bloodsucker*, *Living Wreck* et *Black Night* (leur premier grand succès, une chanson infernale et très efficace, avec un solo endiablé de ce cher Ritchie) seront de la même trempe : des chansons relativement courtes, énergiques et accrocheuses. Mais les véritables perles de cet album, ce sont paradoxalement les titres les plus complexes et les plus longs, les plus « progressifs » : heureusement que le Pourpre a conservé cette fibre classique et créative dont il avait fait preuve dans ses albums précédents ! Si *Flight of the rat* et *Hard lovin'man* sont absolument époustouflantes de virtuosité, de complexité et de lyrisme, *Child in time* compte probablement parmi les cinq plus grands joyaux du hard rock. *Child in time*, c'est un voyage dans une autre dimension, c'est s'évader dans un autre monde. Les synthés hypnotiques pour commencer, la voix sensible de Gillan qui s'insère et monte en puissance, au fur et à mesure du voyage, c'est comme si une tension s'installait petit à petit et qu'elle nous comprimait, qu'elle nous forçait à abandonner tout contrôle, alors Gillan explose et hurle, et tout cela dans une mélodie absolument magnifique, avec une voix qui jamais ne nous paraît fausse, peut-être parce que nous y sommes, dans ce voyage, la batterie s'intensifie jusqu'au point de non retour, jusqu'au solo de Blackmore, nous emmenant encore plus loin et absolument exceptionnel à tous points de vue, comme si la Grâce avait habité chacun des cinq musiciens pendant exactement 10 minutes et 18 secondes, le solo se termine par une mélodie jouée en même temps par Lord et Blackmore et aboutissant à un nouveau break, nous entendons le retour des notes de synthé initiales, l'expérience n'est pas terminée, Gillan reprend, le Pourpre nous emmène à nouveau dans cette impression de folie et de capture d'un moment unique, et enfin, après ce déferlement de merveilles, c'est terminé. *Child in time*, c'est le chef d'œuvre du groupe, c'est le *Stairway to Heaven*, le *Phantom of the opera*, le *Shine on you, crazy diamonds* de Deep Purple...

In Rock constitue l'album phare de Deep Purple, plus élaboré que *Machine Head*, plus puissant que *Burn*, plus incisif que *Fireball*, plus efficace que *The Books of Taliesyn*, si vous devez acheter un album du Pourpre, c'est celui-là. Peut-être même que si vous devez acheter un album de rock, c'est celui-là, mais cela c'est une autre histoire...

Chroniques théâtrales :

COME TO ME COMME TOUT LE MONDE

Du 12 au 20 novembre 2010 à l'atelier 210

De Marie Henry **Mise en scène :** Cali Kroonen **Avec :** Grégory Duret, Eno Krojanker, Francesco Italiano, Natacha Nicora, Hervé Piron



Au cas où vous ne seriez pas des romanistes assidus, sachez que votre site – très dévoué, si, si ! – vous offre régulièrement des places de théâtre ! Ainsi, le 12 novembre, je me rendis à l'Atelier 210 (quel labyrinthe Etterbeek, d'ailleurs !¹) assister à la première de cette pièce des plus intrigantes. Intrigante ? Oui. Vous allez très vite comprendre. La raison qui me poussa à jouer au concours organisé par Romanes.be était très simple : le synopsis de la pièce qui se trouve sur la page d'accueil. Bon, je me doute que l'*Escume* en main vous n'avez pas une envie pressante d'aller voir sur le site pour savoir de quoi il retourne, je vous copie-colle la chose (vous notez comme je suis serviable, hein) ici-même :

C'est l'histoire de Come to me, le fils de Celle qui percevait les pleurs de derrière la montagne, et de Virabelle dite la Vilaine dite Prune de ciment, mère de Celle qui espère toujours qu'on appelle aussi Celle qui attend toujours, et de Peter Varsinovitch Four qu'on nomme Peter Varsinovitch Four. Dans cette nouvelle création, le Groupe TOC aborde les thèmes de la relation mère-fille, des rapports de séduction et de pouvoir, et de la quête de soi. Racontée par un narrateur sans nom, cette histoire est sans importance.

La première constatation que nous pouvons faire est simple : vraisemblablement, même le monde des contes de fée est en crise... Il y a maintenant deux ans, Sébastien Ministru revisitait Cendrillon dans sa version gay et voici maintenant Marie Henry qui, à la Ionesco, démolit les préconceptions inhérentes au canevas du conte de fée. Est-ce seulement un phénomène propre aux contes de fées ?²

Les anti-héros peuplent le grand écran, les loosers se battent dans la cour des belles-lettres et même les scènes de théâtre sèment des miettes de pains en carton. Bon, soit, le sujet n'est pas là, n'est-ce pas. Vous, tout ce que vous voulez savoir c'est si c'est intéressant d'aller voir (ou de lire, elle est publiée chez Lansmann et acquérable pour la modique somme de 9 euros) cette mystérieuse pièce. Et bien, la réponse est oui. De l'absurde en veux-tu en voilà ! Toute cela à travers une mise en scène sans anicroches, des jeux de mots idiots, de répétitions à gogo, des acteurs motivés. Marie Henry a parfaitement cerné le monde des contes et leurs faiblesses face à un monde qui devient de plus en plus incrédule et qui, bien qu'ayant un besoin furieux de s'évader dans des mondes plus utopiques, n'arrive plus à fermer les yeux et à accepter les incohérences indissociables à ce monde qu'on nomme « merveilleux ». Le mot est lâché (voire la phrase, dans ce cas-ci) : les contes de fées sont trop grossiers ! Ils sont un abrutissement neuronal pour notre progéniture, la vie, elle n'est pas toujours rose, il n'y a pas toujours de fil rouge tout tracé pour tout le monde. Non.

Un sujet grave et préoccupant abordé par le biais du rire, que demander de plus ?

« Pas une seule critique ? », me direz-vous. Bon, puisque vous insistez (vous me connaissez bien, hein, vous savez que je ne suis une éternelle insatisfaite) : Natacha Nicora. A mon sens, son jeu était bien en deçà de celui des autres acteurs. Moins convaincante bien que tout aussi motivée, ce bémol est sans doute dû à son accent méditerranéen et le manque de puissance de sa voix chantante, rendant la compréhension de son texte plus malaisée. Cependant, quand on a un texte semé d'allitérations, de calembours et d'épistrophes, la diction et le volume sonore, sont, à mon humble avis, des plus importants. Pour tout vous avouer, dès qu'elle a ouvert la bouche, je me suis demandé : « Mais qui a donc fait le casting de cette pièce ? ». Bon, d'accord, je range mon venin pour aujourd'hui et vous rassure en conséquence : mon compagnon ne fut pas outre mesure dérangé par la prestation de cette actrice, charmante au demeurant, ainsi je peux donc affirmer sans trop d'hésitation que si elle se joue encore, vous ferez bien d'y aller !

Carole

(Footnotes)

¹ Comment ça c'est moi qui suis une quiche de l'orientation ? Non, mais, oh ! Un peu de respect s'vouplait !

² De fait, la réponse est non. Vous aviez trouvé la bonne réponse tout seul avant de regarder la note de bas de page ou vous êtes niais ? Parce que si c'est le cas, faudrait peut-être envisager d'autres études, hein !

À la recherche de la diversité du Chili

Envoyé pendant trois ans au Chili pour créer un spectacle à l'occasion du bicentenaire de l'indépendance du pays, le metteur en scène Lorent Wanson revient en Belgique avec sept acteurs chiliens. Son spectacle *Historia Abierta*, créé au centre dramatique Matucana 100 de Santiago en octobre 2010, est présenté au Manège (Mons) en janvier puis au Théâtre de Poche (Bruxelles) du 3 au 19 février 2011.



Les acteurs et le régisseur chiliens sont arrivés à Mons depuis quelques jours pour les répétitions. Dans le hall du centre dramatique, des dessins de Margarita Cid Lizondo, une artiste chilienne contemporaine, ornent les murs. Lorent Wanson est assisté de Miguel Bregante, un metteur en scène espagnol formé en France et au Chili¹. L'idée de commémorer le bicentenaire du pays avec un projet novateur vient de Daniel Cordova, le directeur artistique du Manège qui est lui-même né au Chili.

Une histoire de voyages

Habitué à voyager pour créer, Lorent Wanson a décidé de se distancier de l'histoire officielle pour se baser sur le quotidien des Chiliens pendant la dictature. Ce spectacle est le fruit d'un échange avec les gens qu'il a rencontrés sur place, des « témoins » dont la recherche a occupé une grande partie de ses premiers voyages, ainsi que d'un travail sur le vécu des acteurs qui racontent leur propre histoire.

La répétition générale commence vers seize heures. Le spectacle qui s'ouvre sur un air de *cumbia*, « Loca » de Chico Trujillo, met la musique en avant. Outre l'orchestre contemporain enregistré pour accompagner les moments de récit et guider le spectateur dans ses émotions, on écoute aussi de la musique populaire. Mais comment les acteurs ont-ils travaillé, quels sont leurs parcours, et surtout que pensent-ils de cette expérience de travail?

Seuls Carolina Pizarro et Fernando Pérez ont déjà visité le Vieux Continent. La première l'a traversé du Nord au Sud avec une troupe de théâtre et le second a déjà eu l'occasion de flâner dans les rues de Bruxelles. Pour Carla Huenchún, très engagée dans le combat pour les libertés de la communauté mapuche, la Belgique est un pays où les forces de l'ordre respectent les citoyens: « *Si la police tue quelqu'un ici, c'est grave!* » Bien que leur première impression soit celle de la réserve et de la timidité des Belges, ils se sont également rendus compte des efforts qu'on a faits pour les comprendre ainsi que de la multiculturalité visible dans les commerces de Mons.

Des origines (mé)tissées

Il est frappant de constater la variété de leurs origines sociales et nationales, de leurs personnalités et de leurs formations, un choix délibéré du metteur en scène.

Carolina Ramirez a de la famille éloignée en Espagne ; un cursus universitaire varié l'a fait passer par différents styles théâtraux, par le chant et par la danse. « *C'est la première fois que je fais un spectacle avec des gens si différents les uns des autres car normalement, dans le théâtre, on choisit avec qui on travaille. Il a fallu apprendre à vivre ensemble alors qu'on ne se connaissait pas et c'est aussi la philosophie du projet: réunir des gens qui représentent la diversité du Chili.* » nous confie-t-elle.

Fernando Pérez, dont le père était chauffeur de taxi, s'est formé en autodidacte en organisant des ateliers de théâtre pour les enfants des *poblaciones*², avant de travailler pour la Fura dels Baus et Royal de Luxe, deux troupes européennes de renom.

(Footnotes)

¹ Le spectacle de sa troupe *La Mona Ilustre*, intitulé « *Los peces no vuelan* », sera présenté au Festival mondial des théâtres de marionnettes de Charleville-Mézières en septembre 2011.

² Les quartiers défavorisés.

Lorena Ramírez, dont les grands-parents maternels ont quitté la Palestine, a suivi les cours d'une école d'arts scéniques qui privilégiait l'expérimentation, même si ses réflexions actuelles s'orientent plutôt vers un retour au texte: « *Quand je prononce mon nom sur scène, l'espace reste malgré tout celui du théâtre. Pendant le processus de création, notre personnalité est mise en avant mais le long du voyage qui donne naissance à l'oeuvre théâtrale, nous élaborons un alter ego.* »

Felipe Lagos acquiesce. Il est d'abord passé par le théâtre avant d'entamer des études de chant, trop académiques à son goût: « *Les techniques de travail que j'ai connues par le passé étaient très scolaires... en tout cas jamais aussi expérimentales que cette fois-ci.* »

Karen Mena insiste sur ses origines régionales: « *Je suis de Valparaíso, de la province. J'ai étudié la littérature et l'art dramatique dans une université privée où les méthodes étaient très structurées.* » Et d'ajouter que « *même si on crée toujours un personnage à partir de notre gamme intérieure, ce travail fut difficile car nous avons dû apprendre à rester nous-mêmes tout en jouant bien, en soignant notre technique corporelle et vocale.* »

Emilio Ciriza, né d'un père basque, a reçu une formation dramatique pluridisciplinaire; c'est pourtant la première fois qu'il a l'opportunité de chanter dans un spectacle.

Carla Huenchún a étudié le théâtre, elle a toujours travaillé sur des textes ou sur des créations collectives et elle souligne l'originalité d'un projet partant du vécu des acteurs. Sa rencontre avec Lorent Wanson est un peu particulière: « *Il m'a remarquée dans une manifestation où je parlais dans un mégaphone en mapuche. J'ai alors été invitée à participer à la pièce comme témoin et j'ai dû beaucoup insister pour y devenir actrice. Par la suite, il est venu danser avec moi dans une cérémonie mapuche.* »

Subversif et populaire

De leur discours ressort de manière très claire qu'ils ne sont pas habitués à être subsidiés pour leur travail artistique, comme le souligne Karen Mena à propos du Manège de Mons: « *Dans ce théâtre, tout est fait pour qu'on puisse s'occuper seulement de notre travail. On ne nous demande que d'être en forme et de bonne humeur!* »

Mais y a-t-il des sujets douloureux pour le public chilien qu'ils n'auraient pu aborder que dans *Historia Abierta*? « *Pour le moment au Chili on réalise des spectacles qui parlent de la dictature, qui creusent l'Histoire en profondeur... Mais c'est aussi devenu un lieu commun et il faut donc chercher de nouvelles manières d'aborder les thèmes de notre Histoire pour qu'ils continuent de tenir les gens en éveil.* » répond Carolina Ramirez. Un bon exemple est donné par Emilio Ciriza: « *A un moment du spectacle, on parle de Pinochet, mais c'est à travers l'histoire du cuisinier qui doit préparer son repas d'anniversaire. Le thème de la dictature est traité par le biais d'une histoire personnelle et on n'en parle pas seulement parce que c'est incontournable.* » Le résultat escompté fut obtenu au Chili selon leurs dires, avouant que leur meilleur public fut celui des *poblaciones* et se rappelant en souriant que certains soirs des spectateurs d'origine modeste voulaient monter sur scène avec eux ou leur raconter leur histoire à leur tour.

En conclusion de cette journée, une soirée cabaret est offerte au public par les sept acteurs comme un avant-goût de leur spectacle, ainsi que par Lorent Wanson qui chante, en s'accompagnant à l'accordéon, une chanson de Victor Jara. Les acteurs finissent par danser, le public aussi et comme à chaque fois que les artistes s'amuse, c'est contagieux...

Damien

***Historia Abierta* est présenté du 3 au 19 février 2011 au Théâtre de Poche (du mardi au samedi), accompagné d'une exposition de Margarita Cid Lizondo. Un tarif très préférentiel de 7,5 euros (au lieu de 15 euros) est accordé aux lecteurs de « L'Escume des Nuits » pour ce spectacle.**

Ci encoumence l'interview de Sieur Baker

Arrivé il y a deux ans à l'ULB, Craig Baker n'a pas mis longtemps à marquer de son empreinte les cours de langues et littératures médiévales qu'il assure notamment grâce à sa lecture parfaite de l'ancien français (avec l'intonation et l'accent s'il vous plaît !). Pourtant, ce professeur venu d'Outre-Atlantique adopte le plus souvent une attitude discrète voire un peu mystérieuse. Il n'en fallait pas plus pour que l'Escume des Nuits propose à cet amateur de bonne chère et de cyclisme de se soumettre à l'exercice de l'interview, ce qu'il a accepté avec plaisir. Entre ancien français et parcours personnel, méthode de Lachmann et amour de Bruxelles, voici donc le résultat de cette entrevue qui lève quelques coins du voile de mystère qui entoure la personnalité de monsieur Baker, sans avoir la prétention de l'avoir percé.

Commençons par le commencement... Nous supposons que vous ne rêviez pas, étant petit, de devenir philologue. Dès lors, quelles étaient vos aspirations au départ et comment êtes-vous arrivé à vous intéresser à l'ancien français ?

Craig Baker : C'est sûr que quand j'étais petit, je ne m'imaginai pas philologue ou médiéviste. Je voulais être astronaute. Ça ne s'est pas fait, je suis devenu philologue à la place, ce qui est finalement très bien.

« Quand j'étais petit, je voulais devenir astronaute »

Bien que je sois né aux États-Unis, j'ai fait mes études universitaires en France. En partant là-bas, j'avais originellement l'idée d'étudier le XIX^e siècle, la poésie romantique et tout ça... C'est durant mon cursus dans le pays que j'ai découvert l'ancien français. En BA2 plus précisément, lorsque j'ai été obligé de suivre le premier cours de langue et littérature médiévale.... Au début, je n'ai pas compris grand-chose et c'est vraiment au cours de ma troisième année, quand j'ai fait le choix comme option d'étudier le Moyen âge que cela a commencé à me passionner : à ce moment-là, j'ai découvert voire redécouvert ma passion pour cette période de l'histoire car c'était aussi quelque chose qui m'intéressait lorsque j'étais beaucoup plus jeune. J'avais une fascination pour les châteaux, les chevaliers et tout ça... Bon évidemment, je n'ai pas retrouvé que des châteaux et des chevaliers, il y avait entre-autres de la phonétique historique. Mais je crois qu'il y avait une part de rêve enfantin dans ce que je retrouvais dans la littérature médiévale.

Ce rêve enfantin a-t-il été le déclic ? En d'autres termes, est-ce à ce moment-là que vous avez décidé de vous spécialiser dans le domaine médiéval ou bien le XIX^e trottait-il encore dans votre tête ?

C.B. : Oui, on peut dire que c'est à ce moment-là que j'ai décidé de me spécialiser. J'ai donc opté dans la suite de mes études pour une maîtrise dans le Moyen-âge, sans avoir nécessairement l'idée de l'enseigner par la suite. Au départ, je comptais juste approfondir le sujet.

Quelles étaient vos motivations pour aller étudier en France ? Un choix d'excellence ?

C.B. : Oui, un choix d'excellence mais aussi et avant tout, une expérience personnelle. Comme souvent dans ma carrière, c'est le hasard qui a bien fait les choses : j'ai fait la rencontre de certains Français à un moment où je devais décider de la suite de mes études. J'hésitais à ce moment-là entre la littérature française et la littérature anglaise. Et c'est l'un de ces Français qui m'a dit : « fais la littérature française et tant qu'à faire, fais-le en France ! ». Alors, je me suis dit que c'était la possibilité – c'est un peu le principe de l'Érasmus actuel – de découvrir autre chose, de vivre dans une société, une culture différente. Chemin faisant, l'idée m'a parue excellente et j'ai donc choisi d'étudier la littérature française.

Et où aviez-vous choisi d'étudier ? À Paris ou dans une autre université ?

C.B. : J'ai étudié en partie dans la capitale française. En fait, au moment où j'ai introduit ma demande, si j'ai bien compris les choses à l'époque, lorsqu'on venait de l'étranger, on ne pouvait pas commencer ses études à Paris. J'ai donc dû partir en province : j'ai fait une première année à Bordeaux puis une à Toulouse. Enfin, c'est lorsque j'ai entamé ma licence que je suis monté à Paris.

Quel genre d'étudiant étiez-vous ? Plutôt sérieux ? Guindailleur ? Les deux ?

C.B. : J'étais un peu les deux. Maintenant, en arrivant en France, il fallait que je travaille plus que les autres : le français n'était pas ma langue maternelle et il fallait aussi que je m'adapte à un système d'éducation qui était très différent de ce que j'avais connu auparavant notamment dans la façon d'interroger sur la littérature, l'attitude à adopter avec les professeurs...

**« J'étais à la fois un étudiant sérieux
mais aussi guindailleux »**

Toujours en tant qu'étudiant, vous avez un souvenir mémorable qui vous a marqué durant votre cursus ?

C.B. : Là, comme ça, je ne vois rien d'extrêmement ponctuel. Je dirais qu'une chose qui m'a marqué durant mes études, c'était un professeur que j'ai eu aux Etats-Unis et qui était sans doute le meilleur enseignant que j'ai jamais eu. Un passionné de littérature qui a véritablement réussi à faire partager sa curiosité pour cet art.

Cela vous a donné envie de devenir professeur ?

C.B. : À ce moment-là, non. Le métier est venu plus tard, ça a commencé par une passion pour la littérature qui s'est transformée en passion pour le Moyen-âge mais je ne sais pas vraiment quand est-ce que j'ai décidé de devenir professeur. ...

Comment vous êtes-vous alors dirigé vers l'enseignement ? Par contrainte (une sorte de « passage obligé ») ou bien parce que vous désiriez partager votre savoir avec des étudiants ?

C.B. : Je ne sais pas. C'est venu petit à petit : le point de départ a sans doute été ma volonté de consacrer ma vie au Moyen-âge et de devenir chercheur. Ensuite, sans trop vraiment réfléchir à cette voie didactique, durant mon doctorat, j'ai fait une co-tutelle entre Paris et une université américaine.

« Le métier d'enseignant est venu petit à petit »

Je suis donc parti aux États-Unis quelques années où j'ai reçu une bourse qui m'obligeait à enseigner. Bon, vous vous doutez bien qu'on n'octroie pas aux doctorants les cours les plus passionnants à dispenser : je me suis ainsi retrouvé dans une classe de français langue étrangère pour grands débutants. La matière n'était pas passionnante mais j'ai bien aimé l'expérience de l'enseignement. J'ai pu, par la même occasion, donner des cours de latin aux grands débutants, ce qui m'intéressait déjà un peu plus.

« On ne donne pas aux doctorants les matières les plus passionnantes à dispenser »

Même si je crois que c'est mon désir de rester dans la recherche qui m'a poussé vers l'enseignement, cette expérience m'a néanmoins fait comprendre ce qu'était réellement transmettre du savoir à des étudiants.

Dès lors, cela vous plaît-il d'enseigner, d'avoir un contact avec ces derniers ?

C.B. : Oui.

Même lorsqu'on a conscience de dispenser une matière – en l'occurrence l'Ancien Français – qui peut paraître abrupte voire rébarbative pour un auditoire ?

C.B. : L'ancien français est un domaine qui n'est pas « naturel » et dont l'intérêt n'est pas spontané chez tout le monde. En effet, on a tendance, et c'était aussi mon cas lorsque j'ai commencé mes études à l'Université, à s'intéresser d'emblée à ce qui nous est plus proche, nous est plus familier. C'est une catégorie à laquelle n'appartient pas l'époque médiévale. Cette dernière possède une esthétique propre, très différente de la nôtre et qui donc à priori ne nous touche pas beaucoup. Je suis donc parfaitement conscient du caractère abrupt de la matière que je donne car cela a aussi fait partie de mon cheminement intellectuel.

En tant que chercheur maintenant, qu'est-ce que vous trouvez intéressant à exploiter dans le Moyen-âge ?

C.B. : Ce qui est le plus étrange. C'est en partie cela qui m'a mené vers la période médiévale. Étudier le Moyen-âge, c'est essentiellement relever deux défis. Le premier est linguistique : on est pas tout-à-fait devant une langue étrangère mais il faut bien l'étudier avant de la connaître et c'est sans doute cette conquête d'une nouvelle langue et culture qui m'a attiré au début.

« J'ai fait ma thèse de doctorat sur un ouvrage que je ne comprenais pas »

Et puis, il y a cette étrangeté caractéristique de l'époque : j'ai fait ma thèse de doctorat sur un ouvrage que je ne comprenais pas. C'était un peu ça mon point de départ, c'est-à-dire que je comprenais bien les mots, le texte, mais absolument pas l'esprit de celui qui avait rédigé cet ouvrage. Ce dernier était un bestiaire, une sorte de traité d'histoire naturelle avec des descriptions d'animaux suivies d'interprétations symboliques chrétiennes de chaque animal, aussi bien sur le plan physique que spirituel. Cette entreprise représente une façon très étrange de considérer le monde qui nous entoure, à

l'opposé de la démarche des scientifiques modernes.

Votre parcours scientifique vous a amené en Belgique. Connaissez-vous déjà le pays auparavant ? Quelles choses que vous y appréciez le plus/ le moins ?

C.B. : Je connaissais déjà un peu la Belgique avant de venir y travailler. Je m'y étais rendu plusieurs fois pour mes recherches soit afin d'y consulter un manuscrit de mon bestiaire conservé à la Bibliothèque Royale de Belgique soit pour des colloques. Jamais pour des séjours très longs en tous cas donc on ne pouvait pas dire que je connaissais bien le pays avant de m'y installer, une fois que j'ai obtenu mon poste à l'ULB.

« Même si cela ne se voit pas, j'aime la bonne chère et on mange très bien en Belgique ! »

Personnellement, j'aime beaucoup la Belgique surtout Bruxelles. C'est une ville qui n'est pas très grande (si on la compare à d'autres capitales plus « monstrueuses » comme Paris ou New-York) mais il y a une vie culturelle dynamique qu'il n'y a pas par exemple à la ville de Québec. De plus, même si cela ne se voit pas, j'aime la bonne chère et on mange très bien en Belgique : que ce soit pour des moules-frites, des carbonades, des soles meunières, tout est toujours bien cuisiné et bien fait. J'apprécie aussi la bière belge.

Mis à part Bruxelles, vous avez déjà eu l'occasion de visiter d'autres lieux en Belgique ?

C.B. : Pas énormément : je n'ai visité que quelques grandes villes comme Namur et Liège en Wallonie ou Anvers, Gand et Bruges en Flandre... Je n'ai pas encore établi de hiérarchie culinaires entre celles-ci mais cela viendra probablement avec le temps (*rires*)

Même pas la mer ?

C.B. : Non, je n'y suis pas encore allé.

« Je ne suis pas encore allé à la Mer du Nord »

Au-delà de votre métier de chercheur, avez-vous des passions, des hobbies ?

C.B. : D'autres passions ... (*moment de réflexion*) . J'aime beaucoup voyager depuis un certain temps et pour des raisons personnelles. Pour le moment, je voyage plus en Espagne qu'ailleurs et je découvre le pays petit à petit. J'aime le cyclisme aussi – enfin quand le temps le permet. Parfois, je regarde aussi des

quand le temps le permet. Parfois, je regarde aussi des courses comme le Tour de France. Le problème, c'est que ces dernières durent très longtemps alors je ne les regarde pas toutes les étapes sinon cela occupe un mois à temps complet. Il faut dès lors faire des choix comme par exemple regarder les étapes de montagne plutôt que les étapes de plaine car c'est là généralement que quelque chose se passe (*rires*).

En terme de lecture, les publications mises à part, avez-vous des auteurs fétiches ? Ou des livres qui vous ont marqué ? Quel genre de littérature lisez-vous « pour le plaisir » ?

C.B. : Souvent, publications scientifiques et livres lus « pour le plaisir » s'entremêlent. Il m'arrive ainsi de lire pour me distraire un ouvrage qui se révèle quand même utile comme *la Survivance des Dieux Antiques* de Seznec ou le *voile d'Isis* de Pierre Hadot. Maintenant, c'est sûr que je ne lis pas la *Phonétique Historique* de Pierre Fouchet le soir.

« Je ne lis pas la *Phonétique Historique* de Pierre Fouchet le soir »

J'ai également des auteurs fétiches comme Italo Calvino, Rabelais aussi : c'est toujours un plaisir de revenir vers Rabelais pas forcément pour l'étudier d'un point de vue linguistique mais parce que cela demande une lecture exigeante à l'instar de certains romans de Calvino comme *Le Château des destins croisés* par exemple **Et si vous ne deviez prendre qu'un seul ouvrage sur une île déserte, lequel serait-ce (vous pouvez choisir un manuscrit) ?**

C.B. : C'est toujours compliqué là comme ça de dire quelque chose : disons que j'en prendrais au moins deux : les *Œuvres Complètes* de Rabelais et *Cents ans de solitude* pour son côté épique et un peu farfelu.

En parlant d'épique, avez-vous une prédilection pour un genre (chansons de geste, roman courtois, fabliau etc.) particulier au sein des textes du Moyen-âge ou êtes-vous ouvert à tout ?

C.B. : Je suis un peu ouvert à tout mais c'est sûr que j'ai mes préférences au sein de la

période médiévale : le *Roman de Renart* , par exemple, qui est à la fois divertissant et intéressant, les fabliaux pour leur côté comique ... Des textes qui tranchent un peu avec l'image « sérieuse » que l'on a habituellement du Moyen-âge. Aujourd'hui, j'ai tendance à m'orienter davantage vers des questions de réception de la littérature antique durant la période médiévale : mon but est de voir comment les hommes de l'époque lisait, comprenait, remettait au goût du jour parfois la littérature antique. Là, par exemple, je travaille dans un groupe de recherche international qui étudie un texte qui s'appelle *L'Ovide Moralisé*. Ce dernier est une traduction intégrale des *Métamorphoses* d'Ovide avec , en bout de chaque fable, une lecture de l'auteur afin de la rendre utile voire édifiante. C'est donc ce type d'écrits qui m'intéresse actuellement et grâce auxquels j'essaie de comprendre comment mes « prédécesseurs » médiévaux les abordaient et les considéraient.

Une question destinée à solutionner un dilemme qui taraudent les étudiants qui ont suivi votre cours d'édition du texte littéraire : êtes- vous plutôt Lachmann ou Bédier¹ ?

C.B. : (Rires) . S'il fallait me définir, je dirais que je suis plutôt éclectique c'est-à-dire que j'adapte ma méthode d'édition en fonction notamment de la tradition manuscrite du texte étudié. En règle générale, il me semble intéressant d'aller au-delà de tel ou tel document

« J'adopte une position plutôt éclectique dans ma méthode d'édition des textes médiévaux »

reproduit tel quel avec deux, trois corrections et où le lecteur doit se débrouiller seul pour décoder ce que cela peut signifier par rapport à l'œuvre originale. Il me semble que, dans la mesure du possible, il est utile de voir au-delà des documents pour essayer de les inscrire dans une histoire textuelle. C'est donc un peu comme une démarche historique et hypothétique que je conçois ma méthode d'édition c'est-à-dire utiliser les documents de manière optimale pour essayer de retracer l'histoire du texte, bien qu'évidemment, celle-ci ne soit qu'une hypothèse.

(Footnotes)

¹ Il existe principalement deux méthodes pour éditer un texte médiéval. La première est la méthode de Lachmann dont le but est de reconstituer le texte original tel qu'il est sorti des mains de l'auteur à partir des manuscrits du texte que l'on possède. La seconde est la méthode de Bédier dont l'objectif est d'éditer un seul manuscrit dont on aura corrigé les erreurs et les contradictions à l'aide des autres manuscrits.

Pour conclure, qu'avez-vous à dire aux nombreux étudiants traumatisés lorsque vous leur dites d'étudier la Grammaire Moignet ? En d'autres termes comment arriveriez-vous à les convaincre que l'étude de l'ancien français a un intérêt et une « utilité » dans leur cursus ? À les persuader que l'ancien français, c'est bien ?

C.B. : L'ancien français, c'est bien... (Rires)

En gros, faites la publicité de votre cours !

C.B. : C'est sûr que moi, je trouve évidemment qu'il y a un intérêt à l'ancien français. Je trouve même qu'il y a plusieurs intérêts. Tout d'abord, celui linguistique : en effet, étudier l'ancien français, c'est obtenir , dans une perspective diachronique, une vision globale de la langue qu'on étudie et de son histoire. Cela permet de comprendre certains problèmes, ainsi que des œuvres contemporaines voire postérieures : par exemple, aborder les textes de Rabelais sans une formation en ancien français, c'est vraiment très très difficile. Or, avoir accès à la littérature médiévale mais aussi à d'autres textes me semble important dans une formation complète de romaniste.

« Il y a plusieurs intérêts à étudier l'ancien français »

Je ne vais peut-être pas justifier l'intérêt intrinsèque de la littérature médiévale mais en prenant une perspective un peu plus large, on constate qu'il y a quelque chose d'intéressant dans cette littérature en ce sens qu'elle permet de relativiser une certaine vision de l'histoire littéraire. En effet, généralement, on considère la littérature moderne comme une littérature de langue classique, répartie dans des genres extrêmement codifiés de telle sorte que l'on pourrait penser qu'elle a toujours été organisée comme cela. Or, en analysant la littérature médiévale, on constate que ce n'est pas le cas. Certes, il existe des genres au Moyen-âge , certains même très codifiés comme la poésie lyrique où il faut être un initié pour apprécier les variations entre les différentes pièces mais il y règne une grande liberté d'invention.

La littérature du Moyen-âge permet aussi une réflexion sur la transmission des textes. Cela peut paraître très médiéval comme question et c'est dans cette perspective que je l'aborde dans mon cours.

Cependant, on remarque que les problèmes de transmission constatés à cette époque se retrouvent dans la littérature moderne et ce, malgré l'invention de l'imprimerie qui, si elle est théoriquement capable de reproduire des textes identiques à l'infini, n'empêche néanmoins pas ces derniers de bouger. En outre, aujourd'hui encore, cette notion de mobilité du texte se révèle pertinente avec l'avènement d'Internet qui présente des écrits perpétuellement en mouvement et susceptibles d'être modifiés par tout un chacun. Ce constat permet de poser des questions fondamentales comme « qu'est-ce qu'une œuvre littéraire ? » et battre en brèche certaines idées reçues notamment celle qui énonce qu'une œuvre littéraire est fixe.

Enfin, il y a aussi les cas d'influence de la littérature médiévale sur la littérature moderne. Pour reprendre le domaine des bestiaires, il y a un académicien français, Maurice Genevoix, qui a rédigé une série de bestiaires. Lorsqu'on s'intéresse à ces œuvres, on constate que l'auteur connaît très bien les bestiaires médiévaux : ainsi, il recrée un bestiaire un peu plus personnel où la description de chaque animal est tirée d'une définition de dictionnaire ou d'encyclopédie à partir de laquelle il tire une exégèse non pas chrétienne mais basée sur ses expériences personnelles en lien avec le monde naturel.

Le moderniste qui étudierait ces ouvrages sans connaître l'ancien français et la culture médiévale ne comprendrait pas l'entreprise de Genevoix :

cela prouve que le Moyen-âge fait aussi partie du bagage intellectuel des auteurs du XX^e siècle. La période médiévale garde donc sa pertinence même si on ne se destine pas à l'étudier.

Pourtant, l'influence du Moyen-âge ne se limite pas qu'à la littérature ...

C.B. : Le Moyen-âge reste extrêmement présent dans la culture d'aujourd'hui et ce, depuis les Romantiques qui ont redécouvert cette époque. On retrouve des traces de cette présence de leurs poèmes jusqu'au dernier film en date sur la légende arthurienne.

D'ailleurs, un nombre important de longs-métrages a été réalisé avec comme base une légende arthurienne. On retrouve dans ce phénomène une caractéristique de la littérature médiévale : plusieurs auteurs vont reprendre un récit et vont le remettre au goût du jour ou l'adapter en fonction du public. Dernièrement, j'ai vu un film sur le sujet il y a quatre ou cinq ans [NdT : *Le Roi Arthur*, sorti en 2004] , dont l'affiche représentait le Roi Arthur entouré de trois ou quatre chevaliers et ... d'une femme, une guerrière. Ceci est un excellent exemple car vous ne trouverez pas de femme guerrière dans la littérature médiévale : cette image fait en effet partie de la culture moderne, une époque qui met en avant des groupes sociaux qui étaient marginalisés au Moyen-âge. Mais l'ouverture du cinéma moderne fait intervenir des situations et des personnages auxquels le Moyen-âge n'aurait pas pensé. On adapte, on modernise la légende pour qu'elle reste vivante et pertinente pour une société.

Et pour ça, on peut remercier le Moyen-âge.

Et nous faisons de même à votre égard ! Merci pour vos réponses et votre disponibilité !

Julien & Hadrien avec l'aide précieuse de Charlye pour l'élaboration des questions.

*Depuis de nombreuses années déjà, les membres de l'ACE tentent de s'impliquer toujours plus dans diverses actions sociales. Cette année, le tout nouveau projet social des étudiants de l'ULB se nomme **ULB for people** et portera sur différents thèmes tout au long de l'année dont celui qui nous occupe dans le présent article : l'eau*

FAST FACT BOX

- 1 enfant meurt toutes les 20 secondes d'une maladie liée à l'eau
- 884 millions n'ont pas accès à l'eau propre, soit 1 personne sur 8
- 3,5 millions meurent chaque année de maladies reliées à l'eau

L'eau est fondamentale pour l'homme. Elle est présente partout dans notre vie : nous l'utilisons pour notre corps, pour notre hygiène ou l'agriculture. Dans notre société, elle est d'une très haute qualité et également accessible en abondance. Des caractéristiques qui la différencie de celle de la plupart des pays pauvres où l'eau n'est pas « courante »

Certaines régions du monde sont lourdement touchées par le manque d'eau, notamment l'Afrique du Nord et le Moyen Orient. Dans ces pays, l'accès à l'eau est difficile et il faut souvent effectuer de longs déplacements avant d'en trouver (une demi-heure de marche en moyenne). .

À titre de comparaison, dans nos contrées occidentales, nous consommons environ 150 litres d'eau par jour, ce qui voudrait dire que nous devrions faire dix aller-retour (soit 5 heures de marche) pour répondre à nos besoins !

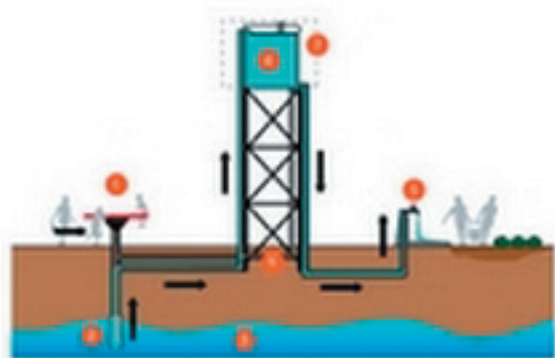
Une partie des pays les plus durement touchés par les problèmes liés ont pourtant d'importantes quantités de pluies : leur carence se situe donc au niveau d'un manque d'eau de qualité : ce dernier est d'autant plus grave car s'il existe des sources d'eau dans ces contrées, celles-ci ne sont que très rarement propres à la consommation quand elles ne sont pas vectrices de maladies mortelles telles que la diarrhée, l'amibiase, le choléra ou la dysenterie.

COMMENT AGIR ?

Nous allons vous présenter trois organisations différentes s'efforçant de lutter contre ce problème : Water for People, LifeStraw et P&G Children's Safe Drinking Water.

1. WATER FOR PEOPLE - WFP (www.waterforpeople.com)

Cette organisation aide les populations des pays en voie de développement en mettant en place des ressources d'eau durables, des infrastructures sanitaires et des programmes d'éducation sur l'hygiène. Avec cette approche, WFP essaie de trouver des solutions pour des zones ou régions entières en mettant l'accent sur la longévité, la facilité d'installation des infrastructures et l'emploi de travailleurs et matériaux locaux.



Que font-ils concrètement ? WFP offre un panel de produits sanitaires et pompes à eau, en tenant compte des organisations et ressources locales pour trouver des solutions adéquates et à long terme aux problèmes. Une de leurs productions les plus utiles est la **pompe-jouet** (*Playpump*) : alors que des enfants jouent au tourniquet, de l'eau propre est pompée du sol et conservée dans un réservoir avant d'être simplement récupérée via un robinet. Ce système permet d'économiser un temps important qui est ensuite investi à l'école, dans les champs ou au travail. Nous sommes confiants en affirmant que chaque euro investi dans cette association sera utilisé efficacement et que WFP est l'une des organisations les plus efficaces dans son secteur.

2. LIFE STRAW et P&G Children's Safe Drinking Water

Bien que les solutions à long terme doivent toujours être privilégiées, il est nécessaire également d'avoir des solutions rapides et efficaces afin de sauver des vies dans l'immédiat. C'est pour cela que nous vous présentons ici deux produits : le LIFE STRAW et le PUR Packet.

LIFE STRAW est un produit de la compagnie Vestergard Fransern, spécialisé dans les produits d'urgence et contrôle de maladies. Il s'agit de filtres installés aux points de consommation, c'est-à-dire juste avant de servir l'eau dans un verre ou directement en la buvant à travers une paille.



Ainsi, le **LifeStraw Family** illustré ci-dessus peut filtrer jusqu'à 18000 litres d'eau soit une quantité suffisante pour une famille de cinq personnes pendant près de trois ans. Son utilisation est extrêmement simple et ne nécessite ni d'électricité, ni de batteries ou d'eau courante. Son entretien est également basique, le réservoir peut simplement se laver à l'aide d'eau et d'un torchon. Il faut environ une heure pour filtrer 9 litres d'eau dont la qualité est bonne. Le LifeStraw est le filtre complémentaire du précédent. Il a le grand avantage d'être « portable » et son utilisation est extrêmement simple : il suffit de placer une des extrémités de cette « paille » dans l'eau et d'aspirer pour boire ! L'eau passe ainsi par une série de filtres qui purifient l'eau. Chaque LifeStraw a une capacité de 1000 litres. Pour la nettoyer, il suffit de souffler dans l'engin. Son coût est d'environ 5€ et sa longévité d'à peu près 3 ans .

Le **LifeStraw** est le filtre complémentaire du précédent. Il a le grand avantage d'être « portable » et son utilisation est extrêmement simple : il suffit de placer une des extrémités de cette « paille » dans l'eau et d'aspirer pour boire ! L'eau passe ainsi par une série de filtres qui purifient l'eau. Chaque LifeStraw a une capacité de 1000 litres. Pour la nettoyer, il suffit de souffler dans l'engin. Son coût est d'environ 5€ et sa longévité d'à peu près 3 ans .



3. Le PUR Packet (http://www.csdw.org/csdw/pur_packet.shtml)



Le **PUR Packet** est littéralement une poudre magique ! Prenez dix litres d'eau d'une source contaminée, versez y le contenu du sachet. Remuez l'eau pendant cinq minutes, laissez reposer et puis buvez ! Ce produit de la compagnie P&G impressionne lorsqu'il est utilisé, l'eau se purifiant miraculeusement et les produits toxiques se précipitant au fond du récipient. Cette solution instantanée est simple à utiliser, stocker et ne nécessite aucune installation. Le coût d'un sachet est de 0,07€. Avec cette méthode, il est estimé que 30USD pourvoient une famille avec de l'eau propre pendant un an.

Alors quelle est la meilleure solution ? Soyons d'abord sûr d'une chose, il n'existe pas de solution miracle. Chaque nouvel environnement nécessite une idée innovante et efficace. Nous vous avons présenté ici deux types d'aides : immédiate et à long terme. Il faudra sans doute une combinaison intelligente de celles-ci pour aider le plus de monde possible. Nous pensons sincèrement que ces associations sont très qualifiées et déterminées dans leurs domaines et nous vous invitons à le vérifier par vous-mêmes

ULB FOR PEOPLE EVENTS

Vous voulez contribuer mais vous ne savez pas comment ? Voici tout ce qu'il vous faut savoir :

- **¼ d'heures sociaux au TD's**

Les cercles étudiants vont organiser des quarts d'heures sociaux lors de tout les prochaines TD du premier trimestre. Pendant 15 minutes, tout les gains des bières que vous achèterez seront reversés à WaterForPeople.org, LifeStraw et Children's Safe Drinking Water.

- **La semaine sociale**

Viens découvrir les outils que nous avons présentés dans cet article et, pourquoi pas, en offrir un !

Appel à perles

Hélas, il est loin le temps où les perles de professeurs affluaient sur le forum de romanes ! BAI ! C'est à vous que je m'adresse ! Soyez vigilants, soyez aux aguets : vous n'êtes jamais à l'abri d'un « franche salope » lancé par M. Couvreur, et les bites à quatre couleurs de Dan veillent au grain. Voici un très petit aperçu des meilleures perles de ces dernières années. L'Escume compte sur vous pour alimenter cette rubrique !

Charlye

Laurence Brogniez

« Donc, le babilanisme, c'est l'impuissance sexuelle. Vous avez appris un nouveau mot, à ressortir quand vous voulez insulter quelqu'un. »
« Imaginez-moi habillée en noir, avec des lunettes et une barbe, je deviens Paul Aron. »
« Vous avez déjà entendu parler de ça dans votre cher manuel... quand je dis ça, c'est assez ambigu, on parle du livre et du prof ! »
« Quand je vois mes amis, je leur dis pas "Et comment va ton ethos ? Et ton habitus ?" »

Dan Van Raemdonck

« L'étudiant en grammaire normative, c'est Démerdard. Vous devenez un nouveau personnage d'Harry Potter. »
Un élève résumant le cours précédent : « Et vous avez expliqué que la grammaire était bipolaire. »
DVR : « Ah oui c'est tout moi ça ! C'est tellement mieux d'être bi. »
« - Des porcs-épics... C'est quoi un épïc ? C'est le cousin de Colégram ? »
« Mon chat flirte avec mon hamster, c'est contre nature mais c'est pas grave. »

Annick Englebert

« Je ne suis pas sûre de pouvoir meubler les deux heures... je répète ce que j'ai dit lundi ? Non ? »
« Je sais que vous connaissez mais j'ai quelques fois envie de jouer... c'est mon côté Scrat ! »

Paul Aron

« Il emmenait sa troupe de théâtre dans les bois pour les saouler. Vous pouvez expérimenter ça avec les p'tits scouts dont vous vous occupez, si vous voulez. »
P. Aron : « Qu'est-ce que la littérature ? »
Une élève : « Couvreur. »
« Le capital, c'est la différence entre des familles avec pleins de livres et d'autres n'ayant qu'un dictionnaire et prenant Éric-Emmanuel Schmitt pour un grand écrivain. »

Craig Baker

« Je vais mettre les choses au clair... OUI, vous devez étudier la grammaire de l'ancien français... Je vois que vous vous inquiétez. C'est très bien. Vous ne devez pas angoisser, mais vous avez raison de vous inquiéter. »
« D'autres sujets d'angoisse et d'insomnie ? Je prends même les questions bêtes ! »

Manuel Couvreur

« Inceste, viol, jeune fille dont on arrache la langue pour qu'elle ne puisse pas raconter ce viol... Un épisode tout à fait magnifique ! »
« Si vous deviez lire les vers du roman d'Alexandre, vous vous transformeriez en plante verte. »
« Il a perdu ses repères, Gauvain : au lieu de sauver des jeunes filles, il les viole. »
« Ceci vous est adressé mesdemoiselles : vous êtes, avez été ou serez toutes des putes ! »

Eli Lonero

« L'idée c'était de faire ça sans vos notes... Tenez faites semblant, posez-les ici et faites comme si vous ne les regardiez pas. »
« Ça va les degrés de comparaison ? Dites oui ! »
« C'est vrai que c'est comique mais en fait c'est horrible. Il dit "je t'aime et je te hais" mais ça n'a pas l'air de vous émouvoir. »
« *Jean mange une pomme*. Allez savoir pourquoi Jean mange toujours une pomme... Mais c'est comme ça, Jean ne mange que des pommes. »
« Ça va ? Parce que vous avez l'air encore plus traumatisés que d'habitude... »

Laurence Rosier

« Si vous avez une relation horizontale, vous vous appelez par votre prénom. »
« Je suis l'émetteur et je bourre le récepteur. »

Les perles des professeurs

Vincent Carette

- « Beaucoup d'enseignants font comme le fromage belge : un peu de tout ! »
- « Quand on aura fini la guerre avec les Flamands, on pourra peut-être passer à autre chose ! »

Monsieur Couvreur

- *En parlant de Cain et Abel* : « Dieu préfère le sang à la culture bio »
- « Cela reviendrait à idéaliser le pantalon, euh non le panthéon »

Madame Rosier

- « *(avec un accent pied noir)* Je parle très mieux que toi et je te merde »
- « Dans une interview on me demande quelle est l'origine de la chandeleur, je réponds: ben prenez un dictionnaire »
- « Quelle est la différence entre un chômeur et un fonctionnaire? *(blanc dans la salle)* Ben le chômeur a déjà travaillé !!! »
- « Ta mère, elle est si plate qu'on peut la faxer ! »
- « Est-ce que les petits de huit ans disent enculé ? Ben oui! »

Monsieur Van Raemdonck

- *Cherchant un exemple pour illustrer la personne par défaut* : « La neige. La neigeeee. Prenons un sujet qui colle à l'actualité »
- - « Je suis l'alpha et l'oméga ! »

Varia

- « Si on peut plus s'amuser en tant que romancistes, autant tout arrêter et se faire boucher ! » (Mr. Aron)
- Etudiante : Luc Pire n'est même plus chez Luc Pire, il a fondé une autre maison d'édition...
Mr Preyat : Ça s'appelle « Encore Pire » ! (Mr. Preyat)
- « Si nous décidons que les biscuits Prince seront le symbole du cours, ce n'est pas un symbole très viable car il ne concerne que 90 personnes. Mais si ce symbole gagne de la notoriété et devient un succès, on pourra dire « Ha ! Tu as des Princes, Tu suis donc le cours d'Education aux Médias ! » (Mr. Vrebos)

LES MATHÉMATIQUES FRUITIÈRES



SELON VINCENT CARETTE

La perle illustrée

« Quand on additionne des pommes et des poires, on a ... une compote ! »

Vincent Carette